

# COURSES ARCHÉOLOGIQUES

## AUTOUR DE COMPIÈGNE

---

Mes Confrères en archéologie de la Société historique de Compiègne ont encouragé d'une façon si aimable mes incursions sur le territoire, en quelque sorte réservé, de leurs études, que j'ai cru bon de préciser en quelques pages, les descriptions où je me suis plus d'une fois, par leur faute, aventuré. Je les prie de vouloir bien agréer, dans ce modeste travail, un témoignage de mon très sincère dévouement et de mon estime.

EUG. M.

---

## CHAPITRE PREMIER

## DE COMPIÈGNE VERS PONT

1. La voie ferrée glisse d'abord entre une courbe rentrante de l'Oise et les rues de VENETTE. Ce lieu, l'un des plus anciens du département, tient son nom *Venetta* (577), s'il faut en croire l'historien du Valois, de *venari*, *vener*, chasser, ou bien, pense Ballyhier, de *Venetum*, plant de vignes. J'avoue, pour ma part, que je ne me hasarde qu'en tâtonnant beaucoup sur le terrain très glissant des étymologies.

L'église est un monument de l'époque de la transition du roman au gothique, dont le plan initial cruciforme se retrouve encore au milieu des additions ambitieuses du xvi<sup>e</sup> siècle. La structure des contreforts est, comme on peut déjà le constater ici, d'un secours précieux pour dater les parties les plus remaniées d'un édifice.

Quelques remarques seulement : Au-dessus de l'arc brisé du portail principal, une croix, escortée de deux quadrilobes où l'on distingue, d'un côté la Vierge mère, de l'autre saint Jean, est un souvenir d'une façade plus archaïque. Nos pères aimaient à continuer en quelque sorte, aux édifices qu'il fallait renouveler, la vénérabilité que donne la vieillesse, par ces intercalations profanes ou sacrées que l'on retrouve partout, à la Basse-Œuvre de Beauvais, à Hermes, à Nogent-les-Vierges comme à Duclair, à Beaulieu, près de Loches, à Saint-Germain-d'Auxerre, à Tayac<sup>1</sup>, près de Périgueux.

Dans le chœur, le haut d'une colonnette, ornée en chevrons, que les plagiaires aveugles de Graves ont qualifiée de *romane* et d'histoire, est chargé en applique d'un ange

1. A Tayac et à Volvic ce sont des panneaux couverts d'entrelacs qui sentent le ix<sup>e</sup> siècle.

qui soutient entre ses mains un écusson où croix, couronne d'épines et clous, œuvre vulgaire du xvi<sup>e</sup> siècle. L'autel, en bois avec retable à colonnes torsées enguirlandées, est décoré de médaillons d'Abraham, de la Cène et de la descente de croix (1644). Une pierre commémorative de Martin Toisin et de Jehanne Ancel, représente le couple agenouillé devant un calvaire au-dessus d'un gisant et de ces vers macabres à assonances dont les similaires se rencontrent fréquemment : *Quisquis eris qui transieris, me respice, plora. Sum quod eris, quod es ipse fui. Pro me, precor, ora.* « Vous qui passez, n'importe qui vous êtes, regardez moi, pleurez. Je suis ce que vous serez ; ce que vous êtes, je l'ai été. Priez de grâce pour moi <sup>1</sup>. »

Le clocher octogonal, dont les rampants sont hérissés de crochets, est un de ceux dont la légende répète, je ne sais pourquoi, qu'ils ont été bâtis par les Anglais, comme Ecuville, Mogneville, Verneuil-en-Perche, Conflans-Sainte-Honorine.

Inutile de rappeler ici les évêques et le clergé de Normandie, conduisant, en 693, le corps de saint Anobert à la ville royale de Venette (*Venitta*), laquelle est située « dans le pays de Bellovaques » ; Jean Fillion ou de Venette, frère et ermite du Mont-Carmel, l'auteur de l'*Histoire rimée des trois Maries* et le continuateur de la *Chronique de Guillaume de Nangis*, dont Siméon Luce dit qu'il est « un annaliste très passionné sans doute, mais profondément honnête et véridique. »

D'où vient ce dicton quelque peu caustique du cru :  
*Chés Vénitiens de Venette ?*

*Le Guetteur du Beauvaisis* <sup>2</sup> a relaté ce trait de l'Histoire

1. La tombe de l'abbesse Agnès de Viri, à Morienvil, porte ou portait autour du portrait de la noble dame et de sa compagne :

« Hic jacet Agnes de Viri, abbatissa Morgnevallis.

« Quisquis eris qui transieris, sta, perlege, plora.

« Sum quod eris, fueram quod es ; pro me, precor, ora.

2. L'auteur de cet article était M. Alex. Sorel.

de la Révolution dans ces pays : « 1793, 1<sup>er</sup> novembre. Le secrétaire de la *Société des Amis de la République* donne lecture d'une lettre d'un citoyen de Venette, nommé Le Roy, par laquelle il demandait au Président que la Société voulût bien lui donner, au lieu de ce nom qui rappelle le souvenir des tyrans, un nom républicain. Le Président, au nom de la Société, lui donne le nom de Marat. »

La vue sur Compiègne, on l'a maintes fois noté, est séduisante en cet endroit de la ligne ferrée.

2. JAUX n'est point dépourvu de toute célébrité. Sans rapporter ici certains traits saliriques, comme nos pères aimaient à en aiguïser : « *Les malins de Jaux* », qu'il fallait prononcer en zézayant, les vins ont fait à ces cantons privilégiés une réputation, *autrefois*.

Le doyen Le Vasseur, le verbeux annaliste de Noyon, quêtant partout des arguments pour échafauder « l'opinion vraisemblable qui tient le patriarche Noé fondateur de Noyon », hasarde, entr'autres jeux de son esprit, cette démonstration : « Il n'est point jusques aux moindres vignobles de nos environs qui n'aillent publiant cette vérité de notre premier planteur de vignes. *Jau* et *Venette*, deux petits villages..... qui abondent aussi en vin quoiqu'assez petit, mais qui accommode fort ceux des villes voisines, témoignent assez leur origine que *Jau* vient de *Jayn*, que nous avons dit ci-dessus signifier du vin. »

De mes fiches : Vers 1177, diplôme de Louis VII, instituant, à la demande de la reine Adélaïde, la commune de Jaux... Fait à Senlis<sup>1</sup>; 1539, Jacques de Francières, seigneur de Jaulx et de Fresnel.

Mes chers Confrères en archéologie me dispenseront de répéter en écho ce que Graves a écrit dans ses *Statistiques* sur l'histoire du pays, le style de l'église, etc ; d'autres l'ont copié sans critique comme sans guillemets. Je me contenterai d'insister, de compléter ou, qu'on me pardonne cette

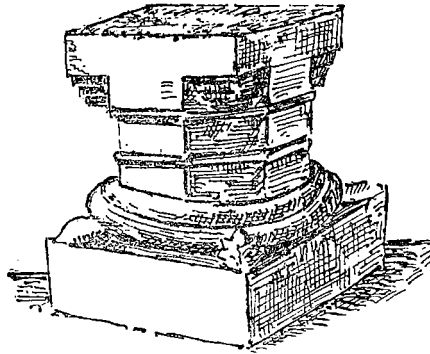
1. Aff., XIV, 572.

audace, de corriger ce que j'estimerai en toute simplicité être inexact<sup>1</sup>. Notons seulement qu'ici encore Graves n'a point noté suffisamment certains détails caractéristiques d'antiquité à la composition de la façade, à la croix de pignon et au clocher.

Armancourt et Le Meux, qui sont voisins, m'ont déjà fourni l'occasion de quelques remarques dans mes *Promenades archéologiques* (1891).

3. ARMANCOURT, *Armanni-Curtis*, peut-être le Courtil d'Herman, possède une église sans caractère du xv<sup>e</sup> siècle, campée entre des masures en torchis éventrées et le vallon. Là, autel en bois décoré de statues et de colonnes torsées provenant de Royallieu ; Vierge du xiv<sup>e</sup> siècle ; panneaux de vitrail du xvi<sup>e</sup> siècle où représentation d'archers intéressante.

Ce pays amène les noms de Jean d'Hermencourt dit Gaillard, écuyer, lequel, du consentement de sa femme Emmeline de Ponciaux, fait un contrat de vente avec Jean de Nivelles, dit de Basicourt, « fruitier du roi » à Basicourt, en 1349<sup>2</sup>. L'on sait que le fruitier du roi était un officier de bouche qui avait la charge de veiller à l'achat et à la bonne conservation des fruits.



Le Meux.

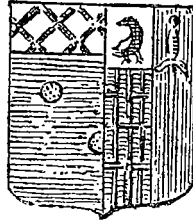
1. Les amateurs de *Mémoires* qui se délectent volontiers dans les petits détails humoristiques, pourraient trouver, à travers la vie politique ou religieuse de certains villages, matière à rires honnêtes et remède pour désopiler la rate. « Il faut traverser la nef, disait un chantre de nos régions au vin qu'il entonnait, pour atteindre le chœur (cœur) ».

2. Monseigneur Jehan de Compiègne, disent les Mémoires de Pontoise, mari de Béatrix du Mes, vend es villes de Chevrières et de Fresnoy en Beauvoisins à la reine Jeanne d'Evreux.



Sceau de Jean de Meux.

Pour LE MEUX, j'ai signalé, outre un bénitier creusé dans un chapiteau du XIII<sup>e</sup>, les fonts des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles et le sceau de « Jean de Meux », un reste de verrières où de petits panneaux charmants de la crucifixion sont dominés par ces armoiries que



Le Meux (Verrière).

soutient un ange : la première, des Hautefort (?); l'autre, partie, le premier d'azur à trois besans d'or au chef d'argent fretté de sable, le second à dextre d'azur à un grillage d'argent, au chef d'argent à un oiseau de sable, à senestre de gueules à une épée d'argent.

4. Voici bientôt, à notre gauche, la halte, puis le port de LA CROIX-SAINT-OUEN.

Qui n'a entendu parler de ce charmant village qui se cache dans une déchirure de la forêt et du prodige auquel il doit son nom, tel qu'il est raconté dans la charte de la fondation du prieuré de La Croix-Saint-Ouen : « Nous, Dagobert, fils de Clotaire le jeune, roi des Francs ? » Mais ce n'est pas le lieu de copier dom Pommeraye, ni de discuter des questions d'authenticité.

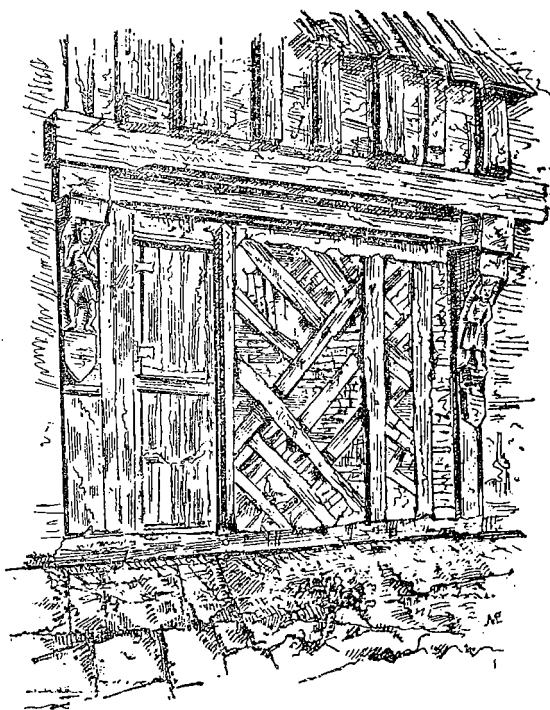
Le but du pèlerinage, qui amène encore nombre de priants, a été longtemps spécialisé, au grand scandale des puristes, par une sorte de jeu de mots : *Ouir, Ouen, Oyen*, comme la coutume avait subsisté, nonobstant les antiques défenses de notre saint Éloi, « de passer la tête dans une niche de pierre ». Au demeurant, mieux valait cette simplicité naïve, ressouvenir peut-être des oracles anciens, que nos orgueils contemporains !

L'abbé Morel a publié le tablet de la fondation de Jeanne Descouturelle, femme de Jean Caignet, et de sa fille Philipote, femme d'Hector Fillion (1544) : Devant ce gros

pillier carré, etc. Pourquoi la reconnaissance des curés et des fabriques est-elle souvent si peu démonstrative à l'égard de ces titres sacrés et parfois artistiques des libéralités du bon vieux temps ? La statuomanie chasse les monuments gravés, et la polychromie jette ses couleurs crues à la place du trait.

Les courses d'entraînement de chevaux et l'industrie prospère des boîtes, des jouets d'enfants ont amené une certaine animation à La Croix-Saint-Ouen.

Le tome VI du *Bulletin* de la *Société historique* de Compiègne renferme une *Notice* du Président Alb. de Roucy de « figures de divinités gauloises en bronze trouvées à La Croix-Saint-Ouen ».



Longueil-Sainte-Marie (Maison du xv<sup>e</sup> siècle).

Les poteaux *suprà* portaient chacun un écusson de dimen-

5. Il existait, il y a quelques années, au village de LONGUEIL-SAINTE-MARIE, un reste de petite maison du xv<sup>e</sup> siècle qui aurait pu servir à illustrer quelque épisode de la guerre des Jacques : rez-de-chaussée clos par un ajustage de bois garni de briques se contrariant, que terminaient deux poteaux avec encorbellement ; étage unique très bas ; toit élevé.

sions inégales, et au-dessus une statuette en demi-bosse, ici d'un fou, là d'un page, qu'un enduit épais et peint protégeait contre les injures des pluies.

A l'église, qui vient d'être rebâtie, dalle funéraire des Fillion (1538 et 1539) ; cloche fondue par Leguay (1731), et plaque commémorative du Grand Ferré.

RIVECOURT doit un regain de célébrité à ce simple et religieux héros dont Jean de Venette et récemment l'abbé Morel et M. Garand ont écrit ou chanté les exploits.

L'église, sous le vocable de saint Vandrille, date de 1513. Le XVI<sup>e</sup> siècle a été dans nos pays un siècle bâtisseur : la guerre de Cent Ans avait accumulé tant de ruines ! Malheureusement, la facilité extrême du travail, l'habileté incomparable de la stéréotomie, le luxe fascinant de l'ornementation dissimulent trop souvent une hâte étourdie et une insouciance fâcheuse des conditions de la durée.

6. Voici bientôt à notre droite, à l'extrémité d'un marais tourbeux piqué de nénufars blancs, de parnassies et de reines des prés, de rhubarbes des pauvres et de lysimachies à corolle dorée, CHEVRIÈRES, qui a trouvé dans son curé, le chanoine Morel, un historien érudit et consciencieux de sa *Paroisse et Seigneurie*.

L'église est fière de ses vitraux, dont plusieurs ont conservé, malgré plus d'une retouche fâcheuse, une grande beauté de dessin et de coloration. Ils doivent être attribués, comme les armes du chapitre de Beauvais<sup>1</sup> invitent à le faire croire, à l'école justement célèbre de cette ville. Quelques panneaux sont d'une exécution plus remarquable par l'ampleur de la composition, l'emploi pittoresque du paysage, la noblesse et le mouvement des personnages, l'agrément du décor, la tonalité chaude et harmonieuse, comme

1. Je donne, dit l'Évêque Philippe de Dreux, dans son testament, véritablement princier, au chapitre de Beauvais, la dime de Chevrières (de Chivières) que j'ai achetée à Jean, chevalier de Foisselles, sous la forme que voici. (Louvet, *Hist. de Beauvais*, tome 2, page 347.)



la Vocation de Simon Pierre et de son frère André, l'ordination épiscopale de saint Vast et la Trinité.

Voici le schéma de ces verrières, tel qu'il est indiqué en partie par des légendes parfois rimées :

Premier vitrail à gauche : « Vocation de saint Pierre. — Saint Pierre délivré de la prison. — Résurrection de Tabithe. — Saint Pierre battu à Antioche par l'ordre de Théophile. — Comment saint Pierre fut mis en croix les pieds vers le ciel, les anges lui apportant une couronne de roses et de lis et un livre auquel il lisait ce qu'il disait au peuple. — Comment saint Pol a été décollé hors Rome, la tête séparée du corps, fit trois sauts et en sortait à chaque saut une fontaine où était escript le nom de Jésus ». Les amortissements supérieurs renferment l'apothéose des deux grands apôtres.

Le second vitrail représente la vie de saint Vast.

En bas, donateurs et dates : « L'an de grâce mil V<sup>e</sup> et XLV fust par Dame Fornier et Nicole Becquerel faict don aultres vitraux peints. »

Troisième vitrail : Résurrection et Crucifixion (1545).

Quatrième vitrail : Saint Georges. Saint Nicolas (panneaux neufs d'un faire infime). Baptême du Christ. Assomption de la Vierge. Saint Remy et sainte Céline. La Sainte-Trinité<sup>1</sup>.

La Trinité est représentée ici sous la forme de trois hommes barbus, vêtus de robes blanches et de manteaux rouges, assis sur le même siège et bénissant ; le Père, tiaré, portant le globe du monde ; le Fils, nu jusqu'à la ceinture et soutenant une croix ; le Saint-Esprit, ayant dans sa main gauche un livre<sup>1</sup>.

1. L'on sait les diverses façons, plus ou moins autorisées (voir Molan), par lesquelles on a représenté la Sainte-Trinité : trois têtes ou trois visages, comme à Boran, Saint-Pol de Léon ; le Père en vieillard tiaré, tenant entre ses genoux la croix où le Christ est attaché, et l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe qui semble sortir de sa bouche, comme au sommet du fronton méridional de la cathédrale de Senlis, à Fresnoy-le-Grand, à Esquennoy.

L'on notera cette légende, que je ne livre qu'avec dubitation : « L'envieux est un temps », et cette autre : « Messire Nicole Bottée, prêtre, chanoine de Notre-Dame de La Fère-sur-Oise, m'a donnée en l'an 1545 ».

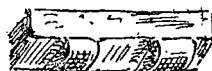
7° Avant d'atterrir à *Pont-Sainte-Maxence*, l'on aperçoit, par delà les plaines basses et un reste de moulin à vent du xvi<sup>e</sup> siècle, un monument typique, sur lequel je crois bon, même après Eug. Voillez<sup>1</sup> et Graves, de faire une halte raisonnée : c'est l'église de SARRON.

Son plan est celui-ci : nef de quatre travées, avec collatéraux, terminée par un chœur, carré à l'extérieur, arrondi au dedans. Ce système de chevet, qui accuse l'indécision du bâtisseur, en même temps qu'il aide à la solidité, me rappelle certains monuments romans du Midi, entr'autres Saint-Quinin de Vaison<sup>2</sup>.



Sarron.

La façade, d'une sage proportion, montre cette ordonnance :



Sarron.

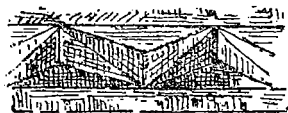
ce : tandis que deux contreforts indiquent les divisions des nefs, la hauteur est ainsi partagée : en bas, le portail, et, l'escortant, deux arcatures ; le tout, plein-cintre, cerné par un cordon que soutiennent des billettes en quart de rond ; au-dessus, deux cordons horizontaux, couverts de

1. *Archéologie des monuments de l'Ancien Beauvaisis pendant la métamorphose romane.* (Appendice Pl. XIV, 1-13).

2. Il y a une quinzaine d'années, qu'au retour d'un voyage en Provence, je racontai ainsi mon arrivée à Vaison : « Avant d'atteindre, en venant d'Orange, l'emplacement de la ville actuelle, j'aperçus, détachant leurs silhouettes sévères sur le bleu foncé du ciel, deux églises qui sont demeurées de l'antique cité épiscopale : Sainte-Marie et Saint-Quinin. A ma gauche, des sentiers entrecroisés ; à droite, l'Ouvèze ; devant, sur une montagne escarpée et aride, tournaient en lacets étroits les ruelles du Vaison du moyen-âge ».

Saint-Quinin. — Abside étrange dont le double pan triangulaire au dehors enferme l'abside centrale et deux absidioles ouvertes obliquement (XII<sup>e</sup> siècle.)

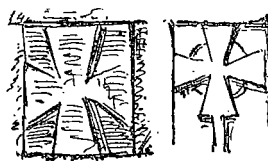
dessins géométriques, triangles alternés et creusés en facettes, comme le xi<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> se plaisait à les multiplier à Senlis ; plus haut, une baie simple que contourne une moulure à chanfrein et billettes qui se prolonge sur tout le mur de la nef du Midi ; et enfin, presque au sommet du



Sarron.

pignon, un nouveau cordon de zigzags gravés au burin, supportant un tableau de pierre sur lequel s'enlève, en relief, une croix pattée d'un austère archaïsme.

Il est agréable de poursuivre, à travers les monuments antérieurs, les modèles plus ou moins primitifs qui ont inspiré nos antefixes, comme la croix à cercle et à hampe de la crypte de Saint-Quentin, les croix de Bresles et (autrefois) de Tillé<sup>2</sup>.



Sarron.

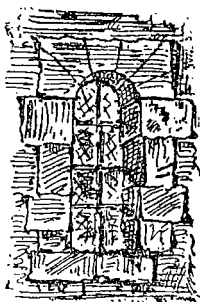
Les baies de la haute nef, au Midi, présentent cette singularité que le sommier est formé d'un moellon unique sur lequel l'ouvrier a simulé, par des traits creux, une juxtaposition de claveaux, procédé ou tricherie que l'on retrouvera dans d'autres édifices du xi<sup>e</sup> ou des débuts du xii<sup>e</sup> siècle, à Noël-Saint-Martin, à Cuise-la-Motte, à Frocourt, à Montataire. Serais-je minutieux à l'extrême en signalant aussi à plus d'un moellon la taille en chevrons, comme on la voit à Rhuis, à Rouffhae, à Pontpoint, au clocher de Saint-Aignan

1. M. Eug. Voillez a analysé avec beaucoup de conscience les caractères du style qu'il appelle *le roman de la seconde période*, dont il voit des représentations dans le clocher-porche d'Estrées-Saint-Denis, dans les églises de Sarron et de Saint-Léger-aux-Bois.

Il note entr'autres caractères ceux-ci : emploi de moellons, de silex aux parements ; irrégularités dans la hauteur des assises ; *opus spicatum*, c'est-à-dire disposition de ces moellons en séries penchées ; mortiers négligés ou terre argileuse ; ornementation produite par des entailles, des sculptures en creux, des ornements géométriques.

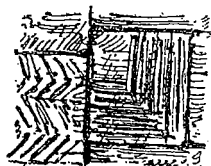
2. A Saint-Ambroise de Milan, un chapiteau montre au-dessus d'une sorte de socle orné de palmettes, un bélier, et, à côté, hissée sur une base à griffe et une hampe, une croix pattée et décorée de perles.

aux arènes et au mur de la cité de Senlis, au théâtre de Champlieu, au clocher de Rieux, et même la taille en angles engagés l'un dans l'autre, à la façon de cornets, ainsi qu'on les retrouve à Nogent-les-Vierges ?



Sarron.

La façade Est ramène, à son pignon, l'ornementation de la façade principale : corniche avec traits en zigzags que supportent des modillons en extrémité de poutrelle ; et au-dessus, cordon semblable, dont le zigzag est séparé par un trait court gravé alternativement de haut en bas et de bas en haut.



Sarron.

Entrons : les piliers sont carrés ; le chœur est voûté en cul de four.

Bref, Sarron présente un type simple, élégant, facile à copier, d'une église de village. Il importe de proposer de ces modèles, sur-



Sarron.

tout à une époque où tant de bâtisseurs prennent la dimension de l'édifice pour une beauté et l'éclat brutal du plâtre pour une gloire.

A quelle époque faut-il attribuer la construction de l'église de Sarron ? Au xi<sup>e</sup> siècle finissant ou, au plus tard, au premier quart du xii<sup>e</sup> siècle. Ce qui me pousse à attribuer une vieillesse si reculée à cet édifice, c'est surtout l'emploi de procédés décoratifs (arcatures), qui sont un souvenir des constructions romaines, et d'ornements empruntés à la géométrie, carrés, triangles, chevrons, etc. ; c'est aussi le faire lui-même, entailles simples, sculpture facettée en creux.

Cette remarque de M. Courajod, que le style roman des xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles, lorsqu'il substituait l'épaisseur et cohésion de la masse à l'élasticité et équilibre des parties, trahissait une habitude de charpenterie, trouve une démonstration

dans plus d'un détail de l'ornementation de l'église de Sarron, qui sent le travail du bois.

Le vocable de saint Lucien, que porte l'église, désignait aussi une fontaine, aujourd'hui tarie, où, dit Graves, « on trempait un fil rouge qu'on attachait à un buisson voisin sous prétexte d'enchaîner la fièvre », usage que l'on surprendra dans plus d'un lieu d'antique pèlerinage, à Saint-Arnould, près de Clermont, à Fourdraine, hameau de Bulles.

Les Conchyliologistes ont recueilli, dans les lignites qui avoisinent l'Oise, des fossiles très intéressants : le *Scataria Stuerii* est d'une rareté extrême.

C'est sur le territoire de Sarron que le marquis philosophe Charles de Villette, celui qui a mérité le quatrain connu :

Petit Villette, c'est en vain  
Que vous prétendez à la gloire,  
Vous ne serez jamais qu'un nain  
Qui montre un géant à la foire,

avait fait bâtir, en 1755, le château qui a gardé son nom jusqu'à ces dernières années, et qui, vendu ensuite au banquier Stern, a été démoli récemment.

---

## CHAPITRE II

## DE COMPIÈGNE A CRÉPY

8. A Rivecourt, la voie ferrée, qui conduit à Crépy, quitte la direction que nous avons indiquée dans le chapitre précédent, pour aller au *Bois d'Ageux* traverser l'Oise.

Nous ne pouvons mieux décrire le lit capricieux de la rivière et le cirque des forêts qui enferme ces riches campagnes qu'en empruntant à l'académicien d'autrefois, Chabanon, l'éloge qu'il en a fait avec une passion de pays :

La chaîne de ces monts, dont le front nous domine,  
 Tour à tour croît, décroît, se retire et s'incline.  
 Ici, l'Oise s'épanche au sein des prés fleuris  
 Et son flot amoureux, de ce rivage épris,  
 A travers cent détours lentement se promène.  
 D'une écharpe d'argent il entoure la plaine<sup>1</sup>.

1. Les *Affiches de Senlis-Compiègne*, comme s'intitulait ce très modeste essai de journalisme, sont assez rares pour que je leur emprunte cette louange réclame que l'abbé Varnau, y étant, en 1788, insérait des *Œuvres de théâtre et autres poésies* de M. de Chabanon, de l'Académie Française : « M. de Chabanon s'est formé une retraite agréable à Verberie. C'est là qu'il cultive, pendant une grande partie de l'année, les talents réunis de la musique et de la poésie. Ils déposent en faveur de son âme, qui est tendre, honnête et élevée. Les personnes douées de ces intéressantes qualités aiment ordinairement la campagne. M. de Chabanon, avec un esprit délicat et réfléchi, a saisi les ridicules de la capitale ; il lui a été aisé de remarquer qu'ils existent aussi en grande partie dans les provinces. Il s'est amusé à peindre ce genre de prétention qui porte la plupart des hommes à rehausser leur existence par des titres faux, et il a persiflé, avec beaucoup de grâce, de vérité et d'effet, l'esprit de parti qui désole presque toutes les sociétés et porte avec lui la triste image d'une guerre civile. »

9. Voici bientôt VERBERIE « *Verimbria, villa super Isara fluvio* », dit Frédégaire, *Vermeria* (Capitulaire de l'an 808 et Flodoard), *Verberiacum palatium* (en 967).

L'on visitera dans ce bourg, autrefois célèbre, outre l'église qui a retenu des morceaux de toutes les époques, depuis le XII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVI<sup>e</sup>, les vestiges plus ou moins humiliés du couvent des Mathurins et de la chapelle de Notre-Dame-au-Mont.

Carlier<sup>1</sup> et Graves ont parlé copieusement du mariage, qui eut lieu à Verberie, du roi Etetulphe et de la belle Judith<sup>2</sup>; de Burchard (1171) et de Jean le Vintre, dont le sceau orbiculaire montrait une forteresse donjonnée, escortée à droite d'une fleur de lys avec cette légende : S. IOHIS VINTORIS DE VERBERIA ; de Nicolas, doyen de chrétienté, dont le sceau était chargé de trois coquilles en pal (1238) ; des trois Pierre de Verberie ; du sceau de la ministrie des Mathurins, lequel représentait saint Nicolas et les enfants dans leur baquet-saloir traditionnel ; des chevaucheurs d'escouvelles qui cheminaient à travers les airs enfourchant des balais ; des tombereaux<sup>3</sup> ou sautereaux, lesquels firent des élèves jusqu'en Provence, au XIV<sup>e</sup> siècle ; du *Jeu de la Passion*, donné en spectacle dans la croisée ou bras de croix de l'église ; des sortilèges de Jeanne de Harvilliers, et des superstitions qui avaient là un de leurs quartiers préférés ; de l'abbé Hourdé, curé de Verberie, lequel, après avoir « eu la charge des écoles à Vailly », en

1. Vers 1676, dit Carlier, Frère François, de l'ordre de Saint-Bruno, prieur de la Croix du Saint-Signe, près Compiègne, composa en latin un écrit qui a pour titre : *Antiquités du Palais de Verberie*.

2. Du Ruel note que c'est Hincmar qui fit la cérémonie de ce mariage et du couronnement royal dont il nous a conservé les oraisons parmi ses œuvres. — Aff. XIV, 435-476 ; XV, 886 ; XVI, 182 ; XX, 316.

3. Ces tombereaux, verts-galants, me rappellent certaines représentations de jongleresses ou danseuses sur des médaillons de portails du XII<sup>e</sup> siècle, à Saint-Lazare d'Avallon, sur des carreaux et des bassins émaillés. Ces danseurs se soutenaient, comme les tombereaux, sur leurs mains. Voir Mém. du Com. arch. de Noyon, t. I, p. 364.

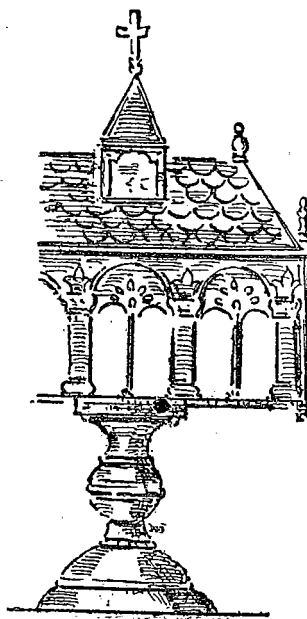
Soissonnais, à Compiègne, et subi les vexations de l'abbé Carlier, fut emmené, lors de la Révolution, prisonnier à Saint-Paul, près Beauvais, et exécuté, le 27 juin 1794, en répétant : « Je meurs pour mon Dieu et mon Roi ! »

Puisque j'ai nommé Carlier, l'historien plus au moins sincère du Valois, j'ai trouvé sur lui un dossier qui le dénonce (le portrait est-il chargé ?) comme un esprit malade, taquin, quereilleur à l'extrême, buté dans ses haines : « Cet abbé », écrit de lui, le 12 avril 1783, Hourdé, « a déjà fait mourir de chagrin mon prédécesseur, il paraît qu'il voudrait que je fusse sa seconde victime. »

Hourdé fit bien de se réserver pour une mort plus illustre.

J'ai rencontré à l'église un reliquaire en édicule avec clochetons, en cuivre découpé et étampé du xvi<sup>e</sup> siècle.

C'est au-dessous de Verberie que la rivière d'Automne se jette dans l'Oise après avoir reçu son nom au sortir des étangs de l'antique *Pondron* et arrosé l'une des plus délicieuses vallées que l'on puisse imaginer. Pourquoi, dirais-je volontiers avec une phraséologie qui sent l'arlequinade, nos pays sont-ils si rapprochés de nous ?



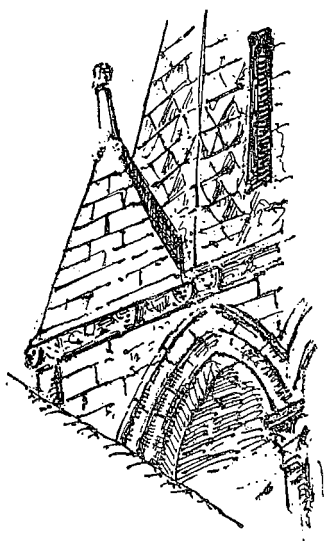
Verberie (reliquaire).

10. J'ai décrit, dans *Sentis et les environs*, SAINTINES, que son pèlerinage de saint Jean-Baptiste et sa fontaine ont rendu célèbre « bien au-delà de la vache noire », comme le répétait volontiers un de ses derniers curés.

L'église<sup>1</sup> à double nef jumelle, comme à Fleurines, est un

1. Les savants travaux que M. Eug. Lefèvre-Pontalis a publiés depuis les années déjà lointaines où je glanais mes modestes *Notes*, m'ont aidé plus d'une fois à donner de la précision à mes premiers jugements.





Saintines.

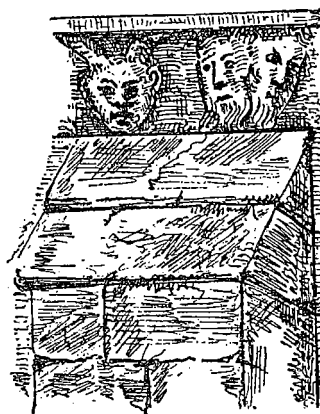
monument hybride qui rachète par le charme de plus d'un détail son manque d'unité. Le clocher à pyramide que cantonnent quatre dés, est du milieu du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle et montre des chapiteaux à godrons, des cordons à palmettes dérivées de l'antique, des modillons à masques grimaçants ; l'arc triomphal de la même époque est orné de chevrons et de perlettes. La façade de la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle est d'une composition qui ne manque pas de coquetterie et d'agrément.



Saintines.

Le mobilier de l'église est fort curieux, de retables, de volets peints et de statues. Le retable surtout du saint Précurseur force l'attention à cause de la naïveté charmante des scènes, du mouvement des petits personnages, de mille articles de mobilier.

Le donjon du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle rappelle le célèbre avocat et légiste Pierre de Cugnières, connu à Sens sous le nom facétieux de Pierre de Coignet ou Cugniau, et représenté dans un angle de la cathédrale par un masque grimaçant dont les narines dilatées servaient jadis d'éteignoirs aux torches <sup>1</sup>. Il y a longtemps, comme je visitais Sens pour la première fois, je fus arrêté à la



Saintines.

<sup>1</sup> A Notre-Dame de Paris aussi.

porte de la cathédrale par un bleu qui, très poliment, me demanda : « Savez-vous, Monsieur le Curé, où s'quel' est, la tête à Cugniau ? »

Voilà, pour les chercheurs, quelques emprunts faits à mes fiches, c'est-à-dire à Carlier, à Afforty et à Du Ruel<sup>1</sup> : 1187, Guillaume, curé de Saintines ; 1285, Guillaume de Saintines « escuiers », lequel a pour femme Luce, sœur de Guiot dit « le Gruiers » ; 1330, Simon de Saintines, écuyer ; 1331, Lettres royales en faveur de Pierre de Cugnières, portant permission de mettre soixante porcs de sa



Saintines.

maison de Saintines en la forêt de Cuise, pour les y engraisser. Le porc tenait alors une place considérable dans l'alimentation, d'où droit de paisson, chemins des « paissonniers » ; 1360, Henri de Saintines, dit le moine, écuyer ; 1441, Pierre de Chauvigny, seigneur de Saintines, de Pont-Hermé, chambellan du Roi, marié à Jeanne de Courcelles, neveu et héritier de Philippe de Rully, le trésorier de la Sainte-Chapelle ; 1490, Jean de Vaux, écuyer, seigneur de Saintines ; au xvi<sup>e</sup> siècle, les Vieupont, seigneurs de Saintines, dont Henri IV, converti, répétera plaisamment : « Sur ce Vieux pont, je suis tranquille » ; 1699, efforts des saints curés Corbie et Charles Gauthier Daurance, prêtres de la Congrégation du Saint-Sacrement, pour protéger la dignité du pèlerinage et le recueillement de l'église contre des superstitions scandaleuses et les envahissements du lieutenant de chasse de Beauval.

Un aimable écrivain a pris copie, avec une sorte de piété, de cette inscription Saintinoise :

« A la mémoire de feu Marie Ruffin, femme de honneste personne Jean Fourré, demeurant à Saintines.

Passant, lis ce que dit le noir marbre de celle  
Qui fut de son mari non pas une parcelle

1. *Histoire de l'Eglise de Senlis*. Bibliothèque municipale de Senlis.

Mais sa chère moitié tandis qu'elle vivoit,  
 Pour ce que la vertu dans son âme elle avoit.  
 Elle fut avec lui vingt et six ans au monde  
 En concorde et en paix, chaste, sage et féconde  
 En enfants ; le divorce avec eux ne logea.  
 Toujours l'honnêteté ses actions rangea ;  
 En la crainte de Dieu elle passa sa vie,  
 Ayant de le servir sur toute chose envie.  
 Pieuse et charitable elle finit ses jours  
 A quarantè et six ans, accomplissant leur cours.  
 Puisse son âme au ciel obtenir le salaire  
 Promis aux gens de bien pour bien vivre et bien faire.

Elle décéda le 19<sup>e</sup> jour d'octobre 1617, âgée de 46 ans, laissant à son mari trois fils et trois filles, lequel, pour tesmoigner son deuil, a fait apposer cette épitaphe ».

11. SAINT-SAUVEUR, autrefois *Géromesnil*, touche au territoire de Saintines par le lieu nommé mélancoliquement le *Champ dolent*.

L'église a gardé quelques restes de verrières remarquables datées de 1543, lesquelles représentent la Prédésination de Notre-Dame au milieu des symboles litaniques, la Vierge avec l'Enfant Dieu, saint Michel terrassant le démon, une sainte martyre tenant de la droite une palme, de l'autre main un livre.

12. BÉTHISY-SAINT-PIERRE a disposé agréablement ses maisons entre l'Automne et les coteaux boisés autour de la Motte, dite le *Pâté du roi Jean*.

L'église surtout sollicite la curiosité de l'archéologue. Pourquoi, parlant de la nef, Graves commet-il l'erreur que nous avons plus d'une fois surprise dans ses Statistiques : « la nef est moderne ? » Cette nef, qui n'était point faite pour recevoir le malheureux voûtage qu'on lui a infligé, repose ses murs latéraux sur une double ligne de piliers

1. Aff. I, 334, 447 ; III, 1166, 1542 et suiv. ; XI, 7808 ; XVI, 473 ; XVII, 344, 354 ; XVIII, 27, 666 ; XXI, 331 ; XXIII, 420, 640 ; XXV, 728.

carrés d'une tournure grave et archaïque dont le tailloir fréquent, à Conchy-les-Pots, à Roye-sur-Matz, suppose la date de 1125-1130 environ. Des baies en plein cintre, ouvertes haut, laissent ou plutôt laissaient pleuvoir une lumière discrète. L'architecte roman a voulu dépasser les constructeurs de Roquemont, de Séry, de Glaignes, de Béthisy-Saint-Martin<sup>1</sup>, et couvrir en pierre par une retouche de seconde main les basses-nefs ; mais il n'a pas opposé à la poussée de ces voûtes une résistance suffisante.

L'archéologue et l'artiste trouveront encore en cette église, malgré les outrages qu'elle a subis, d'autres remarques à faire. Le portail principal qui précède le clocher-porche du xvi<sup>e</sup> siècle, témoigne, aux débris de sa sculpture, d'un art très délicat du xiii<sup>e</sup> siècle qui rappelle le portail nord de Noyon et Saint-Frambourg de Senlis. L'architecture recueillie du chœur et de l'avant-chœur réunit les trois types de voûtes : ogive, berceau en tiers point et cul de four.

La chapelle au midi, aujourd'hui sacristie, à plan polygonal, trahit, par la forme de ses contre-forts aplatis et de ses modillons à têtes grimaçantes et feuillages, le deuxième quart du xii<sup>e</sup> siècle.

Une élégance de galbe et une habileté de ciseau rare apparaissent dans les chapiteaux du chœur. La coupe du tailloir présente de haut en bas une plate-bande, un listel et un talon. La corbeille du chapiteau roman affecte ici particulièrement une grande variété. Ce chapiteau est comme engagé dans de larges feuilles d'eau entre lesquelles se glisse une tête qui semble regarder d'un air ébahi ; cet autre superpose deux étages d'acanthé sur une sorte de bourrelet qui donne de la solidité à la sculpture ; le troi-



Béthisy-St-Pierre.

1. Dans ces églises, comme à Villers-Saint-Paul, des arcs en pierre plus ou moins distancés soutenaient un plafond en bois.

sième, composé avec la même acanthe, a encerclé le haut de la corbeille par un galon losangé d'où des têtes de monstres surplombent aux angles du tailloir; les autres chapiteaux sont vêtus plus capricieusement de tigettes frisantes ou de rinceaux que retiennent des nœuds à perlettes et terminent des pommes de pin ou des fruits de l'arum. A tous, le sommet de la corbeille est évidé en segments de cercle sous le talon du tailloir. L'on me pardonnera ces analyses menues. Ces chapiteaux, outre qu'ils sont d'un grand style, sont encore des pastiches de l'antique.

L'auteur des *Statistiques* a raison de blâmer l'improportion ou absence de pondération qui existe entre la base carrée du clocher et l'air malingre de la pyramide qui semble s'affaisser entre ses pans, ce qui est le défaut, à mon humble avis, de plus d'une flèche des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles. A noter l'inscription qui forme ceinture autour du clocher où sont gravés les noms des constructeurs Brulé et Charpentier.

Graves a donné, à la suite de Carlier, un abrégé de l'histoire de Béthisy, et Afforty, qui vraiment est une mine de documents, leur a fourni ce supplément d'indications.

1060, Charte de Philippe I<sup>er</sup>, au sujet de la fondation et dédicace de l'église collégiale de saint Adrien, bâtie par le châtelain Richard. Sa femme Milesende et Hugues<sup>1</sup>. — 1079, Hugues, fils de Richard. — 1186, Charte de Philippe-Auguste, par laquelle il confirme les dons faits à la collégiale pour le repos de l'âme d'Hugues, son chancelier. Le plus ancien registre officiel de la monarchie française, lequel contient les lettres royales de Philippe-Auguste (1180-1223) et est parvenu, après une longue suite de vicissitudes, dans la bibliothèque des Papes, est l'œuvre de cet Hugues de Béthisy ou de Puisiers. — 1212, Jean dit

1. Louvet, *Hist. et Antiq. du Dioc. de Beauvais*, T. II, p. 7 : « Icelle église fut consacrée en l'an 1060... par l'évêque de Soissons, avec un cimetière, à condition....., ainsi qu'il appert par les lettres du Roy Philippe.... dont la teneur ensuit.... »

d'Outre-Mer, était garde du grand scel de Béthisy. Ce scel représentait un château-fort entre deux fleurs de lys. — 1215, Renaud de Béthisy, bailli de Senlis, marié à Emmeline d'Houdencourt, laquelle est qualifiée veuve en 1232, portait sur son sceau un écu chargé de trois fleurs de lys 2 et 1 avec cette légende : *S. Renaldi de Bestisiaco*. Le contrescel était une grande fleur de lys. — 1232-1240, Simon de Boullanci dit Buignet, châtelain de Béthisy, porte un écu chargé de trois doloires, deux et une à un lambel de trois pendants, sans contrescel. — 1237, Jean de Béthisy, dit Buignet, chevalier, mêmes armoiries. — 1239, Emmeline de Houdencourt (suprà) montre sur son sceau « une dame debout », tenant de la droite une fleur de lys, tandis que la gauche retient le cordon qui attache le manteau. — 1277, Nicolas de Béthisy, archidiaque de Caux en l'église de Rouen. — 1282, Jean de Boullanci, écuyer, Hugues et Gilles, fils de défunt Jean de Béthisy dit de la Cour, chevalier, et neveux de Gilles de Béthisy, chevalier. Simon de Béthisy, écuyer. — 1294, Aalis de Villers, dame de Boullanci, veuve de Jean de Béthisy. — 1336, Jean le Pasteur, garde du scel de la Prévôté de Béthisy et de Verberie. Sur le sceau, une tour, sommée d'une guérite accompagnée de deux fleurs de lys, au contrescel une tour accostée d'une fleur de lys à droite et d'une branche à gauche. Autre sceau portant la moitié de la tour et une branche sur laquelle est perché un oiseau. Jean de Béthisy, médecin de la reine Jeanne de Bourgogne, et chapelain. — 1407, Raoulet de Béthisy, orfèvre à Paris. Ces noms placés sans plus de façon par ordre chronologique, intéresseront peut-être quelque chercheur. « Peu parfois fait beaucoup ».

J'oubliais une dalle funéraire, écrite en gothique, dont j'ai tâché de déchiffrer sur la pierre à demi usée, la versification prétentieuse et alambiquée.

Jehan Carlier, procureur du Roy à Béthisy et a Verberie ;  
 Ihet (?) Carlier, sergent royal [el] l [ieuten]ant par tout le Royaulme,  
 .....  
 Vivant aussy procureur du Roy au dit Béthisy.  
 .....

. . . . . le XIII<sup>e</sup> d'aoust mil VI<sup>e</sup> III,  
 Le dict Carlier le VIII<sup>e</sup> du dict mois mil VI<sup>e</sup> sept  
 Passé avant. Mieux ' que la riche peinture  
 Arretera, plustost que le marbre glassé  
 Ou le trait d'un burin d'or fin entrelassé.  
 Que la vertu de ceulx qui sont en sepulture,  
 Ceste rude demeure, a bien en portraiture  
 Aultre embellissement que les traits compassez.  
 Aultre fois la vertu son bien a amassé  
 Aux corps de ceulx cy quy gisent en pouriture.  
 La grâce, la vertu, le parler sagement,  
 Le paternel et maternel amour est en ce monu [ment] ;  
 Et les pleurs distillans, comme d'une fontaine,  
 Des yeulx de leurs enfans par fidelez regretz,  
 Pollissent ce tableau plus que tous les portraits  
 Que le marbre retient sur sa pleureuse vaine.  
 Que bien heureux est homme quy craint nostre Segniur  
 Car il voudra vivement estre enclin en ses commandements  
*Psalme CXI, III*
 L'epouse forte à l'heure dernière surpassera bien loing les perles  
*Proverbes, chappitre III.*
 L'heure vient et est maintenant que les morts orront la  
 Voix du filz de Dieu et ceulz qui lorront vivront  
*S. Jehan, chapitre.*

Une autre dalle de l'église, usée complètement d'un côté, ne permet plus de lire autre chose que ces mots :  
 « L'an mil VI<sup>e</sup> XLV le vendredi, premier jour de septembre, est décédé M<sup>e</sup> Hiérosme Carlier, vivant Procureur du Roi en la châtellenie de Béthisy et Verberie, lequel, de son vivant, a donné à l'église et fabrique de céans 52 sols 6 deniers. »

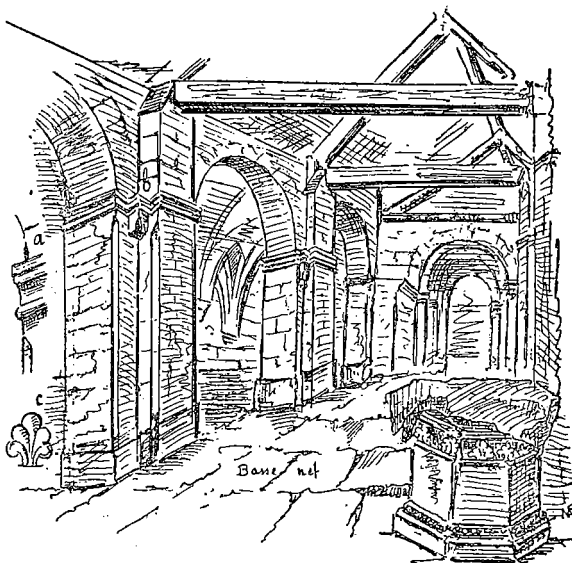
Cette pierre mentionne le notaire Jean Bergeron. L'on

1. Le passant pieux trouve mieux ici pour l'y arrêter, qu'une peinture riche, qu'un marbre glacé, qu'un trait gravé par un burin d'or. Ah ! que la vertu de ceux qui sont en sépulture en ce rude séjour, possède une beauté autrement vivante ! Jadis la vertu avait comme attaché ses richesses à leurs corps, grâce, sage parler, amour paternel. Aussi les pleurs qui coulent des yeux de leurs enfans, polissent cette dalle plus que le tombier ne ferait à la veine pleureuse du marbre.

sait qu'un Nicolas Bergeron, né à Béthisy, avocat au Parlement, a composé, en l'honneur de son pays, *Le Valois royal*.

Le château de la *Douye*, qui sommeille au milieu de ses beaux arbres, a gardé, des *xiv<sup>e</sup>*, *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles, quelques restes qui ne sont pas sans intérêt : portes, escaliers à vis, créneaux et meurtrières.

13. BÉTHISY-SAINT-MARTIN profile son clocher d'une belle envolée, au milieu des grands arbres qui bordent la rivière. « Cet édifice », dit Graves, « ne manque pas d'intérêt archéologique ». L'église de Béthisy-Saint-Martin, en effet, qui appartient en partie au premier



Béthisy-Saint-Martin.

tiers du *xii<sup>e</sup>* siècle, offre à la curiosité des archéologues plus d'un détail typique, arc triomphal à zigzags, basses-nefs où le chaperon des piliers reçoit les poinçons, les entrants et les aisseliers d'un toit, tandis que des supports cubiques, engagés dans les angles rentrants des piles, paraissent attendre depuis plus de sept siècles les arcs d'une voûte d'ogive.

Le clocher monte de l'extrémité du bas-côté méridional. Sa base est ouverte en bas par une petite baie plein-cintre, coiffée d'un moellon évidé<sup>1</sup>, et au-dessus par une baie semblable que cerne, avant de contourner les murs et les contreforts,

1. Sic aux fenêtres primitives de la nef de Rully, ainsi qu'on peut le voir dans les combles.



un cordon de quatre-feuilles et de trous carrés vigoureusement fouillés ; l'étage supérieur est éclairé de chaque côté, entre les glacis des ressauts des contreforts, par quatre petites baies que géminent deux à deux des cordons à quatre-feuilles et trous carrés comme suprâ. La pyramide aiguë à huit pans est escortée aux angles vides par quatre dés triangulaires avec épis, tandis que des nervures saillantes ou arêtiers qui donnent de la force au rampant, reposent au bas sur des têtes sauvages. Cet ensemble est plein de robustesse et d'agrément.

Regarder aussi le porche du xv<sup>e</sup> siècle adossé à une porte du xiii<sup>e</sup> siècle.

Béthisy-Saint-Martin a gardé ses fonts hexagonaux d'un bon style du xiii<sup>e</sup> siècle avec feuilles et perlettes dans les gorges ; un bras reliquaire de saint Blaise, le guérisseur des maladies de gorge ; un tablet de pierre qui provient de Champlieu et affecte le style maniéré du xviii<sup>e</sup> siècle.

La charte de Philippe I<sup>er</sup> de 1060 touchant la collégiale de Saint-Adrien, mentionne parmi les biens accordés à ce pieux établissement « deux arpents de vignes près des cryptes *ad cryptas* ». Que faut-il entendre par ces cryptes que l'on retrouve à Crépy, à Cuise-la-Motté ? Probablement des carrières plus ou moins utilisées pour abriter les vivres ou même les populations apeurées ainsi qu'il arriva, dit l'abbé Le Bœuf, lors des invasions normandes.

14. ORROUY — L'église des xii<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, dans une situation très pittoresque sur le bord d'un côteau boisé que frôle la grande route, a perdu par des restaurations maladroites une partie de son importance architecturale. Les sculptures de la façade ont été rabotées ; le clocher, qui se dresse en cet endroit, à demi aveuglé.

Quelques additions seulement à la *Statistique* de Graves : les arcades maîtresses sont demeurées fidèles au plein-cintre ; les baies, semblablement en plein-cintre, qui éclairent la grande nef, chevauchent les piliers rectangulaires, selon un procédé que l'époque de transition ramène à Champlieu, à

Glaignes, à Ormoy, à Plailly, à Fosses (Seine-et-Oise), à Rully (autrefois) ; le cordon, qui circonscrit les fenêtres géminées de l'étage supérieur du clocher, montre un dessin en zigzags ou chevrons brisés d'une inspiration très archaïque. M. Eug. Lefèvre-Pontalis a fait cette remarque que le clocher d'Orrouy témoigne de l'influence qu'exerça, dans la région environnante, le clocher-porche de l'abbaye de Morienvall.

Le système de la bâtière, c'est-à-dire du toit à deux versants, plus économique et plus léger, qui est fréquent dans le Valois, a reçu ici une application heureuse.

Certains vitraux, datés de 1542 à 1547, attirent à bon droit les regards des touristes. Ils représentent l'entrée à Jérusalem et les principaux actes de la passion du Christ ; les apparitions du divin ressuscité à Marie-Madeleine, à Thomas et aux pèlerins d'Emmaüs ; l'ascension et la descente du Saint Esprit ; saint Blaise avec son râteau ; saint Remi ; saint Nicolas ; l'assomption de sainte Marie d'Égypte ; la psychostasie ou pèsoement des âmes ; saint Jean-Baptiste prêchant au désert ; les saints ermites Antoine et Paul, à qui un ange apporte un pain ; le baptême de Jésus-Christ.

Au bas des fenêtres, l'on remarque, selon l'usage, les portraits des donateurs avec ces restes d'inscription : « Mathieu du Bec et Nicolle sa femme ont done cette verrière mil V<sup>e</sup> XLII. Jehan Feret et Nicolas Feret. Regnard, laboureur d'Orrouy et... Verdellot sa femme ».

Quel est l'écusson qui accompagne le portrait de ce généreux laboureur, à trois fasces d'azur à la bande de gueules ?

Est-ce un rouet de sonnerie qui se tait là suspendu à la colonne à droite ? Une des cloches, a écrit l'abbé Texier, a été fondue par Antoine.

La galerie de tableaux qui est demeurée au château, contient encore des œuvres remarquables, notamment de Corot et de Cals, lequel était souvent l'hôte heureux des Doria.

15. C'est d'Orrouy que l'on gagne, par des chemins escarpés, le village de CHAMPLIEU et, au-delà, le camp romain des *Tournelles*.

L'église du prieuré bénédictin de Champlieu, qui fut longtemps un endroit de pèlerinage en l'honneur de la Vierge, n'est plus qu'une ruine pantelante où l'on fera néanmoins ces constatations : la nef avait des arcades maîtresses en arc brisé et de petites baies en plein-cintre chevauchant les piliers. L'arc triomphal, sous lequel on passait pour pénétrer dans l'avant-chœur, était dilaté aussi en plein-cintre. Le chevet carré, qui est ici une rareté, est voûté en berceau. L'on voit dans ces cantons privilégiés où l'art architectural procédait avec une hâte ambitieuse, comme il faut n'user qu'avec discrétion de ce critérium, du plein cintre ou du tiers-point.

Le camp romain avec son hypocauste, son théâtre et son temple, après avoir été le sujet de tant de discussions passionnées<sup>1</sup>, subit de plus en plus la triste et inévitable loi : « *Omnia mortì debemur nos nostraque* ».

Le musée de Saint-Germain possède une mosaïque qui en provient.

*Béthancourt* et *Gilocourt* sont peu distants d'Orrouy, sur les routes sinueuses et boisées qui conduisent à travers des renouvellements incessants de paysage, à Fresnoy-la-Rivière et à Morienval.

16. BÉTHANCOURT. — Église intéressante que Graves a décrite avec sa sollicitude habituelle.

Près de Béthancourt est la ferme de Waru qui rappelle Jean de Waru, dit de Béthancourt, écuyer, prévôt de Crépy (1311-1315) ; Pierre de Waru, écuyer, lequel portait « de.... à la croix fleuronée accompagnée de deux merlettes en chef dans un trilobe » (1339) ; Jean de Waru, écuyer (1353) ; Pierre de Waru, garde du grand scel de la châtellenie de Nanteuil (1407) et Jean de Waru, son frère, prévôt de Senlis (1421).

Vous noterez à *Gilocourt*, outre ce que le même Graves

1. Voir Mémoires de la Société académique de l'Oise, de la Société archéologique de Noyon, etc.

relate, une représentation en bas-relief (dans le mur de façade de l'église) de saint Martin coupant son manteau ; des fonts baptismaux qui rappellent ceux de Glaignes par le nombre ternaire de leurs colonnettes et leur ornementation empruntée aussi à la vigne et au nénuphar ; une croix dont les extrémités portent, dans leurs quadrilobes, les symboles accoutumés des quatre évangélistes. A l'entrée du cimetière un antéfixe fiché en terre ramène, par son cercle traversé d'une croix, un type que l'on retrouvera à Morienvail.



Gilocourt.

*Gilocourt* a son pèlerinage de saint Prix pour la paralysie, comme Verberie, de saint Germain pour les enfants en langueur ; Bouillant, de saint Guinefort ou Guignefort ; et Saint-Jean-aux-Bois, de sainte Euphrosine pour les fièvres. J'ai emprunté cette coupure à un journal respectable :

« Le reliquaire de saint Prix porte les caractères du moyen-âge. Les comptes de la Fabrique de 1585 font mention des recettes et dépenses occasionnées par la fête du 25 janvier et la neuvaine de la saint Prix d'été. Une affluence considérable de toute la région du Valois et du Soissonnais se rendait à Gilocourt à cette occasion, et, en raison de la proximité de la moisson, avait donné naissance à une foire appelée la Foire aux vans, parce qu'il s'y vendait beaucoup d'objets de vannerie. »

17. Mais revenons à notre ligne de chemin de fer. Le château de GLAIGNES est assis dans une situation délicieuse sur la croupe d'un coteau pittoresque, entre des jardins savamment dessinés et les fraîches prairies que lave la rivière d'Automne. Glaignes, *Glana* (1275), ont dit Fleury et de Maricourt, dérive du gaëlique *glain* qui signifie *vallée étroite*.

L'église est un édifice de la seconde moitié ou fin du XII<sup>e</sup> siècle.

La façade, qu'il est impossible malheureusement d'em-

brasser du regard avec le recul nécessaire, est d'une rare élégance et noblesse. Le portail en saillie, en même temps qu'il ramène un système cher aux architectes romans, introduit certaines inventions d'un art hâtif : le tympan, que trois archivoltes en arc brisé encadrent, est évidé en un quadrilobe muni de verrières ; le fronton est dominé par une rose que cerne une large série de moulures piquées



Glaignes.

de quatre-feuilles. Les motifs sculpturaux qui soutiennent les extrémités du linteau de la porte, semblent mettre en présence, comme à dessein, les formes semi-conventionnelles de l'ornementation romane et les imitations habiles d'une flore empruntée sur le vif à la végétation du coteau voisin ou des étangs d'en bas. Entrons : Architecture robuste et agréable à l'œil. Nef non voûtée. Bancs de pierre ménagés autour des bases des colonnes. Piliers monocylindriques sous lesquels semblent céder et s'écraser les bourrelets des bases à pointes de diamants, tandis qu'ils portent des chapiteaux trapus d'un galbe un peu vulgaire où l'ouvrier a associé les feuilles charnues du nénuphar aux découpures de la vigne sauvage<sup>1</sup>.

Nous avons déjà signalé comme caractéristique de beaucoup de nos églises de transition que les baies y chevauchent les piliers. Basses-nefs en appentis, comme à l'Hôtel de Gallande, à Senlis, Chœur pentagonal.

Les fonts, d'une belle composition, sont formés d'une cuve hémisphérique, appuyée sur un pédoncule carré et, à ses bords, sur trois colonnettes et couverte de rinceaux de

1. Ces identifications de flore sculpturale sont-elles au-dessus de la discussion ? M. Lambin, dans *La Cathédrale et la Forêt*, a écrit avec compétence : « L'acanthé romane, souvenir de l'antiquité, disparut et fit place à l'arum, au nénuphar, au plantain, à la fougère, à la vigne. Puis vinrent le trèfle, la renoncule, la chélidoine, l'ancolie, le chêne, etc. » ; mais cette succession de copies, plus ou moins idéales de la flore des gallo-romains ou de la nature ambiante, ne s'accomplit pas avec une précision qui aide, autant qu'on le voudrait, à dater les édifices.

nénuphars et de vignes. Trumilly a copié, avec plus de coquetterie encore cet agencement. Les fonts de Glaignes, comme ceux de Gilocourt, paraissent dater du premier quart du XIII<sup>e</sup> siècle, à en juger par les pointes de diamant qui forment des coups de lumière dans les gorges, et l'austérité de l'ornementation.

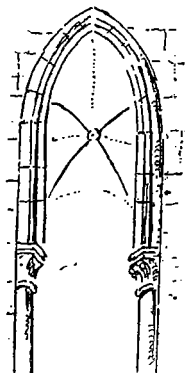
Le clocher est digne de l'édifice qu'il annonce. Il part du carré du transept, ce qui est l'endroit préféré des bâtisseurs de l'époque et hisse de longues et fines baies géminées en plein-cintre que surmonte, par-dessus un larmier à modillons, une toiture en bâtière.

En 1875, « des ouvriers, occupés à transformer le parc de Glaignes, découvrirent un squelette auprès duquel se trouvait un magnifique couteau en silex. »

De mes fiches : En Afforty : 1227, étendue du dimage de Glaignes ; 1308, Raoul, curé de Glaignes ; Gérard d'Athies et Claude, son fils, seigneurs de Glaignes<sup>1</sup>.

18. Le train gagne en quelques minutes SÉRY, dont l'église est campée sur une éraillure rougeâtre de la montagne. Cette église est marquée des caractères d'un art original, inventif, habile et très fin. C'est une des gloires des constructeurs de l'époque de transition qu'ils se montrent aussi consciencieux dans des édifices de petites dimensions que dans des monuments considérables.

Le *portail* en saillie, système ingénieux qui aide à la solidité de la façade et fournit, sous la lumière, des moyens d'ornementation puissante, est décoré de trois paires de colonnes en rentrants qui supportent des archivolttes plein-cintre, le tout protégé par un larmier et un petit toit horizontal. Au-dessus, petite baie en plein-cintre. Il est aisé de voir qu'à



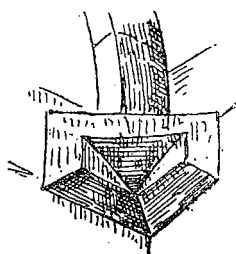
Séry.

1. Aff. II, 869. III, 1211. XV, 558 en 1227. XVI, 196, 558, 560.

*Séry*, selon un procédé assez fréquent que l'on surprend à Duvy, à Gilocourt, à Saint-Vaast-lès-Mello, à Uny, à Cambronne, la façade principale a été surélevée.

La grande nef à double travée était desservie, autrefois, par deux basses-nefs en *appentis* à arcades maîtresses en plein-cintre, telles que nous les trouvons à Roquemont, à Béthisy-Saint-Martin, ou que nous les soupçonnons à Noé-Saint-Martin, à Vaumoise, à Mogneville. J'ai signalé déjà ce système de basses-nefs accolées à la légère, quelquefois d'un seul côté, comme de simples couloirs de dégagement, et couvertes d'une charpente plus ou moins ouvrée.

L'église d'Allonne, que je visitai derechef il y a quelques semaines, desservait peut-être sa nef originelle de cette façon.



*Séry.*

Les bras de croix forcent l'attention de l'archéologue. L'on y accède de l'intertransept par des arcades surhaussées à l'extrême, tant il y a de distance réelle entre le tailloir des chapiteaux et la naissance vraie de la courbure des claveaux. Les arcs diagonaux sont taillés en amande ou dos de carpe, profil robuste, brisant franchement la lumière, et fréquent à

cause même de ces qualités dans nos pays éminemment artistes et ingénieux des bords de l'Oise et de l'Automne. Ils reposent en partie sur des consoles d'angle à dessin géométrique. Une particularité qu'il importe de noter, c'est cette arcature<sup>1</sup> que le constructeur a ménagée dans le mur oriental de chaque bras de croix pour recevoir un autel et l'armariole qui l'accompagne.

Le chœur, carré, est éclairé au fond par un de ces triplets de baies, où l'on a cru, avec ou sans raison, découvrir un symbole de la Trinité, à Borest, à Saint-Frambourg de Senlis, au chœur du XIII<sup>e</sup> siècle d'Allonne.

L'abbé Texier a écrit dans son *Dictionnaire d'Orfèverie*

1. Arcature du même genre au chevet de l'église de Villers-Saint-Paul.

que « François Breton fondit en 1633 les trois cloches de Séry-en-Valois. »

Extrait de mes fiches : 1200-1219, Enguerrand de Séry, l'un des très nombreux bienfaiteurs de l'abbaye de Chaâlis ; 1236, Guillaume de Séry, chevalier ; 1296, Renaud de Séry, chevalier et bienfaiteur de Notre-Dame-du-Parc ; 1337, « Jean Thibault et Marie de Ve., dame de Séry, sa femme, enterrée à Séry. »

Ces fiches ont une sécheresse obligée qui rend leur rédaction peu littéraire ; mais les études de mes lecteurs pourront y trouver quelque secours.

Séry-Magneval est cité dans *la liste des Cavernes habitées* ou plutôt *sépulcrales*. L'on y a trouvé, c'était en 1839, des squelettes qui présentaient la perforation olécranienne de « l'humerus » et un marteau en os de cerf<sup>1</sup>.

Les populations préhistoriques, soit de l'époque quaternaire, soit de l'époque néolithique, ont laissé derrière elles, pour attester leur séjour ou leur passage dans nos pays, des quantités plus ou moins considérables de silex ouvrés à *Corbeaulieu*, près de Venette, à *Ressons-sur-le-Matz*, à *Bellincourt* et *Gournay-sur-Aronde*, à *Saint-Aubin*, près *Clermont*.

19. DUVY. — L'église qui dresse à droite, sur le versant escarpé de la colline, la silhouette grise de son clocher, est Saint-Pierre de Duvy. Elle affectait dans son plan initial cette forme de carré long dont Guillaume de Mende, au XIII<sup>e</sup> siècle, a dit « qu'elle nous indique ainsi que nous devons être crucifiés au monde pour suivre Jésus-Christ ».



Duvy.

La façade montrait une porte surmontée d'une fenêtre plein-cintre. Cette porte est d'un caractère simple et distingué : dans une applique ou saillie coiffée d'un fronton

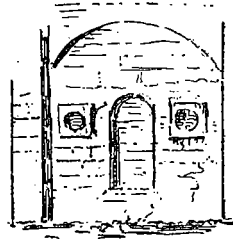
1. *Bulletin de la Commission archéologique de l'Oise*, p. 89. Envois faits au Musée diocésain, par le baron Delfau de Belfort. Grotte sépulcrale de Séry, au lieu dit Bailli-Bel.



triangulaire, une paire de colonnettes à chapiteaux d'acanthes soutient une archivolt en tiers-point moulurée avec soin. Cette façade a été exhaussée et couronnée d'un antéfixe croisillonné.

Le *clocher* qui est sur l'avant-chœur, appartient à deux époques : les étages inférieurs ont gardé des cordons à billettes carrées ou cylindriques et filet avec biseau qui trahissent la fin du XI<sup>e</sup> siècle ou les débuts du siècle suivant ; l'étage supérieur au contraire et le couronnement en bâtière indiquent cette phase dite de transition où l'art était en quête de constructions plus montantes et de pesanteur moindre.

Graves commet une erreur, lorsqu'il dit : « le clocher bâti au bout du chœur... » Le chœur primitif, qui a été transformé en sacristie, formait un retrait au-delà de la travée qui supporte le clocher. Il mérite d'être étudié avec attention à cause de ses caractères très archaïques :



Duvy.

voûte en berceau, sorte de niche ménagée dans la paroi du midi, fenêtre à l'est, qu'escortent seulement deux oculi taraudés pour ainsi dire dans une dalle carrée, système d'ornementation naïf et demi-barbare que l'on retrouve à la Basse-Œuvre de Beauvais, à Bresles, à Montmille, à Tillé (autrefois), à Allonne (?); restes de décoration peinte, consistant en étoiles, rosettes, lignes d'appareil brun rouge sur jaune rosé.

Graves a signalé à bon droit la belle pierre tombale de Tristan d'Oigny.

Nous avons plus d'une fois noté qu'une école de tombiers, d'un goût artistique parfois considérable, multipliait jadis sur le sol de nos églises ou exportait au loin des représentations d'une originalité intense et d'une exécution serrée.

« On voit », dit Graves, « devant l'autel une belle pierre tombale représentant un homme habillé en chevalier avec

un chien à ses pieds et une femme à ses côtés ; l'inscription en lettres ogivales effacées laisse lire :

« ...blouet dit Tristan, dernier (escuier), seigneur de Oigny qui (ou lequel) trespassa le mercredi 5<sup>e</sup> jour du mois de juillet l'an de grace mil CCCC. Priez que Dieu lui face pardon.

Cy gist damoiselle Marguerite la Blouette, sa femme, laquelle trespassa le... jour du mois de... l'an de grace mil CCCC.... ».

Cette très remarquable représentation, qui continue de s'user sous les pieds inconscients, mérite un sort meilleur... Blouet dit Tristan est vêtu du costume militaire du xv<sup>e</sup> siècle, en plaques de fer avec large ceinturon de cuir et de métal où s'enchevêtrent les initiales des époux T. B.

De mes fiches : 1182, l'autel de Duvy est signalé avec l'église de Trumilly et la chapelle de Verrines, parmi les possessions de l'église de Senlis dans la Bulle connue du pape Luce III. — 1186 Eustache et Boulard de Duvy, chevaliers<sup>1</sup>. — 1229, Guy de Duvy, chanoine de Senlis, fonde en l'église de Saint-Thomas de Crépy, la chapelle Saint-Jean. — 1295, Laurent, curé de Duvy. — 1430, Jacques le Fuzelier, d'une famille du Valois, résigne la cure de Duvy en faveur de Laurent Bryois. — 1539, Albin de Villers, curé de Duvy. — 1562, « Le samedi, quinzième jour d'août, à six heures de relevée, la tête de Jean Greffin, écuyer, seigneur de Duvy, lieutenant particulier du bailliage de Senlis, fut apportée à Senlis par l'exécuteur de haute justice de la ville de Paris, pour avoir fait la scène à la mode de Genève<sup>2</sup> ».

*Les Voyages pittoresques de France de 1789*, parlant des belles eaux qui enrichissent le territoire de Duvy, disent : « L'autre fontaine est dans la paroisse de Duvy, derrière le moulin bannal de Crépy, sur la côte opposée à ce moulin ; on prétend qu'elles pétrifient les différents corps qui y tombent, surtout les bois ».

1. Voir Louvet, t. II, p. 7-9.

2. Aff. XI, 5808. XII, 7465. XVI, 715. XXI, 95.

## CHAPITRE III

## DE COMPIÈGNE A VILLERS-COTTERÊTS

20. « L'aspect du village de VIEUX-MOULIN », dit Graves, « dominé de tous côtés par des collines couvertes de bois, est sévère, pittoresque, et rappelle les gorges des contrées montagneuses ». Le promeneur, qui erre au milieu de ces hautes futaies et du demi-jour religieux qui les traverse malaisément, éprouve ce qu'affirmait le philosophe latin : « Minerve, la déesse de la sagesse, se rencontre dans les bois aussi bien que Diane la chasseresse ».

*Saint-Pierre-en-Chastre, in castro*, est un écart de Vieux-Moulin. Il n'est demeuré, de l'antique monastère des Bénédictins et des Célestins qui leur ont succédé, qu'une tourelle, voilée d'une épaisse végétation de lierre et quelques fenêtres du xiv<sup>e</sup> siècle. Je renvoie mes lecteurs à Carlier, Graves, Ballyhier, Lefebvre Saint-Ogan, etc.

21. Qui ne connaît PIERREFONDS, pour sa forêt, son château restauré, ses eaux médicinales, sa « ville des Gaules », du Mont-Berny ?

L'église est un édifice à deux nefs, des xii<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, avec un portail élégant du style de la Renaissance et un clocher dont un cartouche indique la date de 1551. Une crypte où une fontaine, aujourd'hui tarie, portait le vocable de Saint-Sulpice, existe encore sous le sanctuaire, montrant une petite nef voûtée en berceau plein-cintre, une sorte de transept couvert en arête, et une absidiole en cul de four. Les tailloirs et les cordons en biseau, comme les chapiteaux à épaisse volute, sentent le xi<sup>e</sup> siècle.

Beau débris d'une verrière de l'Arbre de Jessé, xvi<sup>e</sup> siècle. Vitraux-médailon Suisses (1684), avec inscriptions alle-

mandes, représentant Joseph et Benjamin ; la transfiguration, etc. ; ces médaillons sont un cadeau assez récent fait à l'église.

Sur le mur extérieur de la nef, des pierres commémoratives, rongées par l'eau et le vent, ne permettent guère de lire que ces mots et chiffres entrecoupés : « Cy gist Marie Soupplet, jadis femme de Jean Herbelot, laquelle a fondé... M<sup>ve</sup> XXXIII. Priez pour elle.

Le Château, dont les tours majestueuses et les courtines dominant solennellement les rues et les étangs, a été décrit par son très savant et habile rebâtitteur Viollet-le-Duc.

Ce n'est point le lieu de dresser un catalogue des études, notes, dessins, voire même drames que Pierrefonds a inspirés. Je me permettrai, cependant, de faire une coupure à un feuilleton de Georges Montorgueil, intitulé : *Aux murs des Oubliettes*. « Sur le chaos de ces lignes, prome-nons la flamme d'une bougie, et cherchons un mot, un cri, une plainte, un aveu, quelque chose qui ressemble aux palimpsestes de nos prisons et de nos murailles de faubourg. Voici notre première surprise : il n'y a rien là que de pittoresque, de chaste et d'avouable. La douleur s'est tue, la résignation a endormi la haine...

« Dans cette ombre où le roulement des chaînes se marie au bruit des sanglots, une espérance demeure seule, tenace et vivifiante, que la foi entretient. Le Crucifié se dégage des ténèbres ; sa face douloureuse s'éclaire du rayonnement divin et met comme un pan de ciel bleu dans la nuit du cachot. »

L'on glanera dans Afforty plus d'un détail comme celui-ci : « Représentation », c'est-à-dire représentation tombale gravée, à Notre-Dame de Senlis, du doyen Jean de Pierrefonds<sup>1</sup>.

22. Près de Pierrefonds, l'on visitera Saint-Etienne et Chelles. Ces pays, que je visitai, pour la première fois, il

1. Aff. III, 666. XII, 7638. XVII, 28, 204.

y a vingt ans, m'inspiraient dans *Quelques notes de voyage, 1884*, cet article :

« A SAINT-ETIENNE, une abside semi-circulaire, éclairée par trois fenêtres, ornée d'une corniche en arcatures géminées et d'un cordon à dents de scie, continue de s'appuyer sur des contreforts qui se terminent avec un grand air de force et d'élégance, en *crossette*, forme que l'archéologue retrouve encore à l'abside de Saint-Germer. » J'aurais dû mentionner que le chœur est en cul de four, que les contreforts sont arrondis, etc., détails que M. Eug. Lefèvre-Pontalis attribue au premier quart du XII<sup>e</sup> siècle.

Pour CHELLES, l'église est un monument d'un intérêt considérable, à cause de la haute antiquité de ses absides et de son clocher, et de certains détails de son architecture. L'on remarquera surtout le chœur et les chapelles absidales en cul de four, des chapiteaux d'un dessin très archaïque, des contreforts ornés de colonnettes en bâtons rompus, des cordons en feuilles laciniées d'un faire très soigné ; un clocher carré, trapu, et ouvert sur chaque face par deux fenêtres que couronne une baie *losangée*. Graves, auquel je renvoie pour le reste, constate que « le chœur est extérieurement roman ou à plein-cintre, tandis que les arcades intérieures sont ogivales. » Plus d'une fois déjà, nous avons eu l'occasion de remarquer que l'ogive<sup>1</sup> (arc brisé) fait son apparition sur les bords de l'Oise cinquante ans plus tôt que beaucoup ne l'imaginent encore, surtout aux endroits de l'édifice où des chapiteaux peu distants lancent leurs arcs vers une voûte surélevée.

Mon admiration pour cette architecture du règne de Louis VII n'a point diminué depuis. M. Eug. Lefèvre-Pontalis qui a étudié l'église de Chelles avec son scrupule accoutumé, note avec raison qu'une des chapelles absidales a disparu ; que « le clocher s'élève au-dessus du transept » ; que « l'abside est une des œuvres les plus originales de l'architecture romane dans la région », etc.

(1) Nous croyons, comme nos maîtres en archéologie, qu'il faut réserver cette appellation *ogive* aux nervures diagonales des voûtes,

Texier note que « F. Guillaume et Marco ont fondu une cloche pour Chelles en 1774 ».

23. Après que nous avons dépassé Palesne, la station de Brassoir nous ramène vers MORIENVAL qui est un des pèlerinages archéologiques les plus importants des pays de l'Oise et du Soissonnais, à cause des caractères singuliers de sa noble église et des litiges chronologiques dont elle est l'objet, témoignage de la précision doctrinale que l'archéologie moderne voudrait introduire dans le résultat de ses recherches.

« Aujourd'hui », écrivait en 1893, un archéologue d'une science scrupuleuse, M. Anthyme Saint-Paul, « la question de Morienval est, depuis une dizaine d'années, posée nettement par l'Ecole des Chartes, devenue elle-même une autorité avec laquelle les archéologues devront désormais compter. D'après sa doctrine, élevée sur le pavois par M. Gonse dans le beau livre *l'Art gothique*, le déambulatoire de Morienval serait parmi les édifices subsistants et même aussi peut-être, parmi les édifices disparus, le plus ancien spécimen de la transition du roman au gothique, et remonterait au moins à 1090 ou 1095. »

Et en effet M. Gonse s'exprimait ainsi dans le livre supra : « La croisée d'ogive était connue dans l'Ile-de-France dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle. On en constate l'apparition dans quelques bases de clochers, mais à l'état informe et si primitif que c'est à peine si on en peut tenir compte. Le premier exemple indiscutable se montre dans le chœur de la petite église de Morienval.... Aucun archéologue, jusqu'à présent, n'avait osé faire remonter jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle les voûtes à nervures de l'abside de Morienval.... Je suis disposé à accorder au chœur de Morienval une importance de premier ordre, unique même dans l'histoire des origines de la croisée d'ogive. »

Il est bien entendu qu'en citant M. Gonse, qui, du reste, ne semble pas avoir distingué entre la construction originale du chœur et l'addition de l'hémicycle, je n'ai point

la fatuité de trancher des questions de date subtiles discutées entre mes maîtres en archéologie.

L'église de Morienvall, qui est campée sur le bord escarpé d'un ravin sauvage « *vallis morinorum* », présente le plan que l'on sait : un porche ouvert, aujourd'hui méconnaissable, surmonté d'un clocher de défense qui remonte, dit M. Eug. Lefèvre-Pontalis, « aux dernières années du règne de Philippe I<sup>er</sup> » ; une nef flanquée de deux collatéraux de trois travées ; un avant-chœur avec un double transept saillant formant (jadis) deux absidioles vers l'est ; un chœur en hémicycle datant du xi<sup>e</sup> siècle, doté, vers 1100 (M. Eug. Lefèvre-Pontalis), ou vers 1115, au plus tôt (M. Anthyme Saint-Paul), d'un déambulatoire, et restauré, après 1130, à cause de l'état ruineux du cul de four ; et, enfin, deux clochers latéraux, du milieu du xi<sup>e</sup> siècle.

« L'église de Morienvall », dit M. Courajod, « dont le collatéral date du xi<sup>e</sup> siècle, a des chapiteaux remarquables dont l'ornementation est la continuation de l'art barbare et n'a rien de commun avec les modèles romains. Et pourtant ces modèles ne manquaient pas ! Tout à côté, les ruines de Champlieu offraient des matériaux et des chapiteaux tout taillés. Ce sont, au contraire, les motifs des fibules franques que les ouvriers romans développent sur leurs chapiteaux. On y trouve le cheval, comme à Reims et à Sainte-Honorine, les crossettes, l'aigle byzantino-ravennate, les animaux fantastiques affrontés, l'enroulement avec les mêmes formes que sur les dolmens de Bretagne et sur les fibules anglo-saxons, etc. »

Sans prendre parti, ce qui serait de ma part de la fatuité, — dans les détails de la question subtile des sources de l'art roman, — j'ai toujours pensé et écrit que les édifices romans, de notre région, en particulier, avaient nécessairement subi les influences plus ou moins directes et mélangées du tempérament personnel des nouveaux bâtisseurs, de la vue des monuments antiques qui s'effritaient autour d'eux sur ce sol privilégié, de la rencontre incessante d'objets de provenance barbare, armes, bijoux, etc., et même du commerce avec l'Orient, qui importait des étoffes, des ivoires, etc.

Quoi qu'il en soit, l'art de Morienvall, torsades (à la tour du porche), imitation des travaux de vannerie, représentations d'oiseau, de cheval, etc., est d'un archaïsme étrange<sup>1</sup>.

Je me contenterai d'indiquer quelques détails de métier ou de mobilier sacré : marques de tâcherons, une M et une flèche, au mur intérieur du porche ; statue de saint Christophe, dont la vue était, dans les croyances de nos pères, un gage de bonheur ; pierre tombale de l'abbesse Agnès de Viri et statue couchée de son frère, Florent de Hangest ; autres pierres tombales des abbesses Jeanne et Anne de Foucaut (1598 et 1684), de l'archer Antoine Rose et sa femme, Anne Juillet, signées de Ricul Billon et de Jean Lebel, tombiers à Senlis ; stalles et aigle ; cloche de Jean Chéron (1782) lequel semble originaire de Meaux et mourut à Fresnes-en-Tardenois en 1834.

Le nom de Morienvall est avec raison attaché à deux objets d'un grand intérêt que je dois rappeler seulement : l'Évangiliaire dit de Morienvall du ix<sup>e</sup> siècle avec miniatures et reliure de l'époque, aujourd'hui au trésor de l'église de Noyon, et un chandelier en bronze xii<sup>e</sup> ou xiii<sup>e</sup> siècle de ma très modeste collection.

J'ai rencontré ce procès-verbal qui me semble intéressant : « L'an 1855, le 29 du mois de mars..., l'on trouva sous le pupitre, à un mètre environ de profondeur, un cercueil de plomb de 5 pieds 6 pouces soudé. Il était entouré de petits pots en terre cuite et une ligne de mêmes petits pots était rangée sur le cercueil, contenant du charbon, au nombre de 38. Le corps était enveloppé de trois toiles, la troisième forte et grosse, enduite d'une espèce de résine, toutes cousues et retenues par des ficelles très solides, et il y avait une croix de gouttes de cire sur la poitrine. Le cœur était séparé et placé à gauche ». Suit la description du corps, de 36 à 40 ans. Est-ce le corps de Florent de Hangest, tué au siège de Saint-Jean-d'Acre, en 1191. Le

1. Origines de l'art roman et gothique, 16<sup>e</sup> leçon.



procès-verbal est illustré de dessins de bières évidées en cercle du côté de la tête, de vases à charbon avec anse<sup>1</sup>.

24. BONNEUIL-EN-VALOIS. — Graves s'est étendu à bon droit dans la description de l'église de Bonneuil, laquelle appartient aux XII<sup>e</sup> (premier quart), XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, de son clocher qui est remarquable, d'une maison à tourelle hexagonale, d'un ancien cimetière à sarcophages.

M. Eug. Lefèvre-Pontalis a fait remarquer que le chœur, aujourd'hui carré, a succédé à un chœur plus archaïque en hémicycle.

Afforty nous a fourni ici encore plus d'une fiche : 4447, Bonneuil, *Bonoculus*, est une des terres qu'Adèle de Crépy donna au prieuré de Saint-Arnould avec Feigneux. — 1282, cette date ramène un Renaud de Bonneuil, écuyer, frère de « Jean, autrefois chevalier et damoysele Alix, sa femme ». Le sceau orbiculaire de Renaud paraît semé de croisettes et chargé de deux barres avec : + *de Bonneuil*.

Le second sceau elliptique porte un fer à cheval avec six clous, trois de chaque côté : *S. Aelidis uxoris Renaldi de Bonolio armigeri*<sup>2</sup>.

ÉMÉVILLE, qui forme une trouée dans la belle forêt de Retz, a une église de style gothique à clocher latéral que Graves a décrite avec exactitude.

L'on sait que la population de ce pays prit une grande part dans les désordres de la Jacquerie. L'on a conservé le nom du chef qui s'appelait « Lambert d'Autrefontaine, frère de maître Pierre de Démeville, président au Parlement<sup>3</sup> ».

Il y a déjà de longues années que, passant quelques jours

1. Voir, sur Agnès de Viry et son frère, *les Mémoires du Comité archéologique de Noyon*, t. VI, p. 68.

2. Je ne rattache ces personnages à notre Bonneuil qu'avec hésitation.

3. Aff. XVI, 380.

---

à Villers-Cotterêts, je fus prié de rédiger sur cette ville et ses environs, un guide, tout ce qu'il y a de plus simple et pedestre. Je renvoie à ce *Quelques jours à Villers-Cotterêts* pour HARAMONT où église des débuts du XIII<sup>e</sup> siècle et du XVI<sup>e</sup> siècle.

---

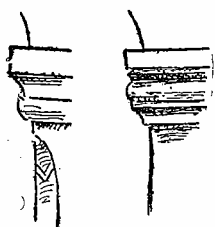
## CHAPITRE IV

## DE COMPIÈGNE A VIC-SUR-AISNE

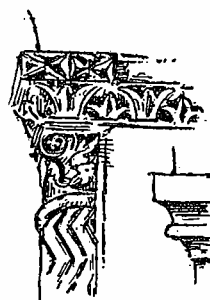
25. RETHONDES, entre la forêt aux grands taillis et les rives délicieuses de l'Aisne, m'offrit, outre une hospitalité délicate qui contredisait le dicton : « les leu Warrou de Rethondes », un sujet d'études d'un intérêt considérable : c'est la chapelle du *Prieuré*, aujourd'hui ferme de *Saint-Pierre*.

Le plan de cet édifice nous montre encore une nef éclairée par trois paires de baies en plein-cintre et dotée au xv<sup>e</sup> siècle d'une voûte en bois ; un avant-chœur carré plus étroit et un chœur en hémicycle, lesquels à eux deux reçoivent la lumière par cinq fenêtres.

La façade très simple est ainsi ordonnée : en bas, une porte carrée que décore un cordon formé d'une plate-bande et d'un chanfrein à billettes, lequel, après avoir fait une courbe au-dessus du linteau, se prolonge jusqu'aux contreforts d'angle ; une baie d'un grand style et d'une harmonieuse simplicité, dont l'archivolte extérieure à claveaux vigoureux, repose sur deux colonnettes qui continuent leur tailloir sur le nu du mur ; et, enfin, plus haut, un troisième bandeau indique la naissance du rampant. Cet ensemble architectural est à la fois élégant et robuste et témoigne d'un constructeur et artiste non vulgaire.

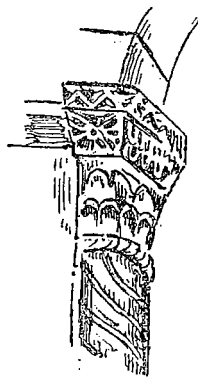


Rethondes.



Rethondes.

Les colonnettes de la baie méritent d'être analysées minutieusement. Le tailloir, très épais, ramène une plate-bande et un chanfrein où des sculptures en relief tranchant, triangles juxtaposés, carrés divisés par des diagonales, roses, palmettes, font éclater leurs facettes sous le soleil. La corbeille est vêtue de deux étages de feuilles creusées à la gouge et de rinceaux que domine une volute trapue. Le fût est disposé lui-même en câble ou torsades comme le boudin qui le sépare du chapiteau, ou en bâtons rompus. La base a pour caractéristique un boudin épais avec griffe rudimentaire.

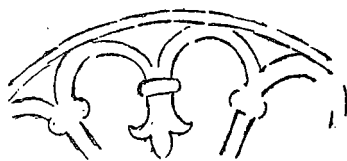


Rethondes.



Rethondes

A l'intérieur de la chapelle, l'on fera ces remarques : la croisée d'ogive de l'avant-chœur est soutenue par des arcs doubleaux à profils carrés et par deux arcs diagonaux formés d'un nervure à triple tore<sup>1</sup> ; mais l'arc formeret n'a pas encore fait son apparition. Un bandeau simple décore le mur tournant du chœur à la hauteur des impostes. Des croix de consécration, tracées par des arcs de cercle qui s'entrecoupent et enlevées en rouge brique sur un fond d'ocre jaune, tiennent bon à côté de deux couches de coloration superposées, au-dessous ocre jaune clair rehaussé de blanc, par-dessus badigeon blanc découpé en appareil de pierre par des lignes rouges ou ornementé autour des fenêtres du motif ci-dessiné.



Rethondes.

Le chevet est renforcé par un glacis et de gros contre-forts à ressauts antérieurs très bien compris. Une série de petites arcatures géminées qui repose sur des modillons peu variés et excluant déjà les caprices de l'imagination, porte

1. N'y a-t-il pas là un remaniement de la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

un larmier d'un faire soigné. Un cordon percé de trous carrés ménage des jeux de lumière au-dessous du glacis en contournant les contreforts. Les fenêtres du chœur sont encadrées par deux colonnettes. Voir aussi deux piscines du XII<sup>e</sup> siècle.

A quelle époque faut-il attribuer cet édifice ? Au premier quart, à mon humble avis, du XII<sup>e</sup> siècle.

Vous connaissez la tradition qui fait reposer là le corps de saint Drausin, évêque de Soissons, vers 657, patron des causes désespérées et aussi, dit-on, des duellistes.

Quant à l'église paroissiale de Rethondes, le Chrétien n'y est point distrait par l'archéologue ou l'artiste.

En face, l'hôpital plein d'ombre et de reposante fraîcheur, rappelle la générosité de la famille de l'Aigle. La chapelle est un petit monument d'un goût exquis.

Le Comité de Noyon, c'était en 1874, a discuté sur un sceau trouvé à Rethondes, de « Iehan (?) de Beaupresac, esquier ».

26. SAINT-CRÉPIN-AUX-BOIS, dans un vallon forestier qu'arrose le Fourchon. contraste par son église du style de la Renaissance avec les formes sages, proportionnées, vraiment hiératiques de cette période mystérieuse de l'art où le roman de Saint-Pierre de Rethondes, préparait comme une conséquence normale, l'incomparable style mystique du XIII<sup>e</sup> siècle.

J'ai noté, dans l'église de Saint-Crépin, plusieurs détails de diverses importances : Vitraux où des cartouches ont gardé la date de 1557 ; boiseries-clôtures d'un beau travail, où montants ornés de treillis avec étoiles, de losanges facettés ; statues de la Vierge dont une en marbre ; aigle ou lutrin de style Louis XVI ; bel autel que domine un tableau de l'*Adoration des Mages* ; pierres tombales ou commémoratives de Madeleine de Thou, femme de Jacques Danz, de Claude-Antoine Gobelin, comte d'Offémont et de Saint-Crépin : c'était le fils de la trop célèbre Marie-Marguerite d'Aubray, femme du marquis d'Offémont et

Brinvilliers ; de... Bombelles, veuve du marquis d'Offémont, laquelle a fait rétablir toute la nef en 1751.

OFFÉMONT, qui est situé dans la vallée, nous éloigne trop de la ligne. Mon très regretté ami, M. H. Meyer, a laissé à la Bibliothèque Nationale un morceau de Cartulaire de ce prieuré qu'il tenait de M. Peigné-Delacourt.

Quelques additions à la statistique de Graves : En 1267, « Ansous, chevalier, sire d'Offémont, damoiselle Méresse de Bernuel (Berneuil), jadis suer Monseigneur Guion de Saint-Crépin ». — 1323, Jean de Dampierre et Alix d'Offémont. — 1325, Jean de Saint-Crépin, fils de feu Raoul de Saint-Crépin, écuyer, et damoiselle Symone de Saint-Vy. — 1362, Jean de Nesle, chevalier, et puissante dame Marguerite de Mello.

A l'ouest du château d'Offémont, ruines très pittoresques du prieuré de Sainte-Croix d'Offémont.

Voir sur notre droite, aux pieds du Mont-Collet, la station de TROSLY-BREUIL.

Cette commune est divisée en deux sections ou villages qui ont eu chacun leur importance historique dès les Carolingiens : Conciles de Trosly en 909, 924, 926 et 927.

L'église, qui est à Breuil, date du xvi<sup>e</sup> siècle.

La *Pierre torniche* qui dresse sa masse énigmatique sur le versant du mont Saint-Marc qui regarde Rethondes, est l'un de ces monuments celtiques qui continuèrent longtemps d'arrêter l'étonnement et la vénération religieuse des Gaulois et des Francs.

27. L'église de BERNEUIL a conservé, à travers des additions des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, des pièces de résistance du xi<sup>e</sup> siècle ou du début du siècle suivant. Que l'on regarde le cordon en damier qui encadre la porte latérale, ces frises en forme de nébules ou en losanges maladroits, ce larmier où des lions géminés supportent une plinthe en chevrons, ces bagues en torsades, ces chapiteaux étranges où la ligne

rigide qui est la ressource des arts naissants, domine au point d'indiquer même les yeux des bêtes fantastiques, ces tailleirs couverts de triangles et d'étoiles. Les piliers des trois travées de la nef présentent en coupe un rectangle flanqué de deux demi-cercles ; le mur de la grande nef est ouvert au-dessus des grandes arcades en cintre par des fenêtres courtes.

A noter aussi une Vierge en marbre du xv<sup>e</sup> siècle, des armoiries, plusieurs portraits de religieuses nobles.

28. Tout près est ATTICHY. Carlier, Afforty, l'historien des Montmorency, fourniront l'étymologie du mot Attichy ; les annales du pays, depuis le passage miraculeux du corps de saint Médard que conduisait, en 545, l'évêque de Soissons, saint Bandry ; la suite des seigneurs du lieu, à partir de Mathieu I<sup>er</sup> de Montmorency ; la vie du père Dony, auteur de *l'Histoire générale de l'Ordre sacré des Minimes* (1624) et la description de l'église où il faut noter un autel de saint Agapit et une pierre macabre que Graves décrit ainsi : Elle représente, gravée au trait, un squelette tenant un cercueil sur son épaule, une bêche à la main, avec cette inscription en lettres ogivales (gothiques) :

Entré vous qui par icy passez.  
Je suis ung miroir pour vous mirer :  
Comme vous este, j'ay esté et tel que je  
suis, vous seres. Faicte bien pendant que  
En avez [le temps] et priez pour les trespassez  
F<sup>t</sup> le X<sup>e</sup> d'Août  
Mil V<sup>c</sup> LXXIX.

L'auteur des *Voyages dans l'ancienne France* note aussi dans une chapelle « le portrait en pied de Jean de Nesle, fondateur du monastère de Saint-Croix d'Offémont en 1331 », et dans un jardin du bourg de vieux fonts baptismaux du xiii<sup>e</sup> siècle, formés d'une vasque posée sur des colonnettes.

Près de l'église, l'arbre *Jacquemart* était célèbre pour la justice que l'on rendait sous ses vastes branches.

29. COULOISY, *Colosiacum* en 858, nous retient toujours en plein *saltus* carlovingien, au milieu de ces mouvements de terrains boisés et humides où les anciens rois aimaient à chasser les bêtes fauves.

L'église, dédiée à la Vierge, a été bâtie dans la seconde moitié du xii<sup>e</sup> siècle, puis retouchée et agrandie au xvi<sup>e</sup>.

J'ai parlé de CUISE-LA-MOTTE, qui m'avait retenu longtemps, dans mes *Notes de Voyage* supra. Son église, de l'époque dite de transition, est d'un intérêt considérable. Façade noble et harmonieuse avec portail en tiers-point et deux lignes de fenêtres en plein-cintre que contournent des cordons. Joints simulés aux baies, ce qui est un procédé très archaïque. Édicule d'un très remarquable caractère appliqué à la fenêtre terminale et au-dessus larmier formé de masques de bêtes ou d'hommes traînant des feuillages repliés.

M. Vauvillé a décrit, dans *Le Bulletin de la Société d'anthropologie* de 1892, l'enceinte appelée *le Parc aux Loups*. « On y a recueilli », avait dit Graves, « des casse-têtes en silex, sorte d'armes assez répandues d'ailleurs autour de Cuise ».

30. L'église de JAILZY appartient au commencement du xiii<sup>e</sup> siècle et au milieu du xvi<sup>e</sup>. « On remarque une croix fort ancienne dans le cimetière ».

Le clocher renferme une cloche de Jacques, datée de 1541. Ce fondeur, auquel on doit aussi les cloches de Trumilly (1541) et de Pierrefonds (1574), employait, dit l'abbé Texier, « des ornements d'une très grande richesse. Les lettres sont grandes, saillantes, nettes, bien équarries et d'une forme très élégante ».

31. VIC-SUR-AISNE. *Vicus, Castrum*, « sur la route directe qui unit l'abbaye de Saint-Médard et Choisy-en-l'Aigue », dit Mabillon<sup>1</sup>, arrête les voyageurs qui aiment à apprendre,

1. *De re Diplomatica*, lib. II.



par les restes encore très intéressants de son château (xii<sup>e</sup> siècle et suivants) et par son église.

Ce dernier édifice a gardé plus d'un témoin de sa construction originelle du xi<sup>e</sup> siècle et des débuts du siècle suivant, à sa façade et à sa nef principale.

La façade est ainsi conçue : en bas, un portail en saillie dont trois paires de colonnettes à chapiteaux lourdauds supportent des archivolttes à feuillettes ou rubans plissés, comme à Saint-Léger, à Saint-Pierre de Rethondes, à Urcel, à Notre-Dame de Soissons, à lignes entrecroisées et à zigzags, tandis que le tympan est décoré d'une façon rudimentaire par le relief, en forme de mitre, de cinq pierres dressées en éventail. Au-dessus du fronton ou gable de ce portail, une baie en plein-cintre est escortée d'une façon maladroite par deux colonnettes d'où part un cadre de chevrons brisés, arrondis en boudin ou gravés en creux que circonscrit un cordon de zigzags. Le larmier de la nef est soutenu par des modillons.

La nef, à l'intérieur, montre sous la lumière un peu crue qui tombe d'en haut, des chapiteaux sauvagement décorés de têtes barbichonnées, avec boudins en torsades et tailloirs couverts de listels, de motifs géométriques, de bossages.

---

## CHAPITRE V

## DE COMPIÈGNE A NOYON

32. CHOISY-AU-BAC ou en Laigue, au confluent de l'Oise et de l'Aisne, a fourni à Mabillon une note intéressante <sup>1</sup> et, il y a quarante ans, à M. Z. Rendu, le sujet d'une *Notice historique et archéologique*.

L'église, qui est de l'époque de transition, a grand air. La façade, dont les remaniements n'ont point assez respecté certains détails, montrait, au temps où Graves écrivait sa *Statistique du Canton de Compiègne*, en bas : « Une arcade romane ornée de deux boudins et d'un cordon de violettes » qu'escortait une paire de petites baies avec cordons ; en

1. Voici la traduction de cette note : *Canciacum*, Choisy-en-Laigue, près Compiègne, *Cassiacum*, *Coceium*, *Cocheium*, *Choisiacum*, *Cauciacum*, placé dans le pays Noyonnais, mais dans le diocèse de Soissons, en un lieu très agréable, entre la forêt de Cuise et celle de Laigue ou L'Aigue, de laquelle il n'est séparé que par la rivière d'Aisne, non loin de son confluent avec l'Oise au-dessus de Compiègne. Choisy fut une villa royale qui dut un accroissement d'illustration à un monastère qui, il y a plus de mille ans, eut pour abbé le très saint Bettolen. La basilique de ce lieu fut d'abord dédiée au premier martyr Etienne. Elle offrit un asile, en l'année 711, au cadavre de Childebert III, roi des Francs, au rapport des antiques écrivains de nos histoires. A Childebert, quelques écrivains plus récents ajoutent Clovis, son père, et Dagobert, son fils, détails sur lesquels absolu silence des anciens. La reine Berthe aussi, mère de Charlemagne, mourut en 783 et fut ensevelie à Choisy pour être ensuite transportée à Paris. Elle fut ensevelie, à côté de son mari, dans l'église Saint-Denis, disent les *Annales de Metz*. Il y a dans les Actes des Saints Bénédictins, un remarquable diplôme de Louis le Pieux, par lequel le monastère, dont le vocable est *Cauciacum*, dans le pays Noyonnais, sur l'Aisne, avec tout son trésor et mobilier, est accordé à l'*Asceterium* de Saint-Médard de Soissons. (De re Diplomatica, lib. II).

haut, trois fenêtres en tiers-point. Le clocher, qui part de l'intertransept, est ouvert, sur chaque face de l'étage supérieur, par une série de six ou huit baies en plein-cintre, géminées deux à deux par un tiers-point ; sa masse excessive, à mon avis, est terminée par un toit en bâtière dont les rampants sont ornés de triangles creusés à facettes et aboutés quatre par quatre, et les larmiers décorés d'une succession de petits cintres géminés comme à Roye-sur-Matz. Le chœur et les culs de four qui percent la muraille à l'est, trahissent aussi l'influence de Saint-Léger-au-Bois.

Depuis que Clovis III, Childebert II et Clotaire ont été ensevelis dans l'église de Saint-Etienne de Choisy, c'était en novembre 711, de nombreux personnages, écuyers, ou même chevaliers, apparaissent dans l'histoire, portant le nom de ce pays (Voir Afforty, Gordière, le prieuré de Saint-Amand, Douet d'Arcq). La plupart semblent appartenir plutôt à Choisy-la-Victoire, en Beauvaisis.

Je citerai cependant cet emprunt fait, par le Dictionnaire de l'abbé Texier aux Comptes des ducs d'Orléans : 1393, « à Perin de Choisy, orfèvre, pour l'argent et la façon de plusieurs fers d'argent à luire chevaux ».

JANVILLE, sur les pentes du mont Ganelon, a une église des XIII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles en sa plus importante partie. Restes de vitraux de 1550 où armes des d'Humières et reliques de saint Aubin, le guérisseur des fièvres.

Le mot Ganelon a fait couler plus d'une goutte d'encre. Baluze, dans une note de son édition de Loup de Ferrières (Ep. XXIX), dit que Ganelon signifie traître, en souvenir de Guanelo ou Vuenilo, archevêque de Sens, lequel avait trahi Louis le Pieux. D'autres, après avoir cité les tours de Gannes à Provins<sup>1</sup>, à Mantes, à la Haye-Paisnel, arrondissement d'Avranches, à Domfront, etc., font dériver ce mot Ganne de ganner, engignier, et traduisent Ganelon par engigneur, fabricant d'engins, trompeur.

1. Voir Bourquelot. *Histoire de Provins*, t. I, p. 298.

AU PLESSIS-BRION, église du xvi<sup>e</sup> siècle sans intérêt. La construction briques et pierres du château, lequel appartient aujourd'hui à la belle famille des de Bréda, est attribuée à Jean de Pommereux, maître général de l'artillerie pour le roi dans le Milanais, lequel avait acquis la terre du Plessis-Brion par son mariage avec Jacqueline de Fay, en 1515.

33. THOUROTTE. — L'archéologue, qui descend vers les saules de la rivière pour visiter l'église de Thourotte, y demeure volontiers, comme il m'est arrivé, des heures à en étudier le plan, l'architecture, le mobilier.

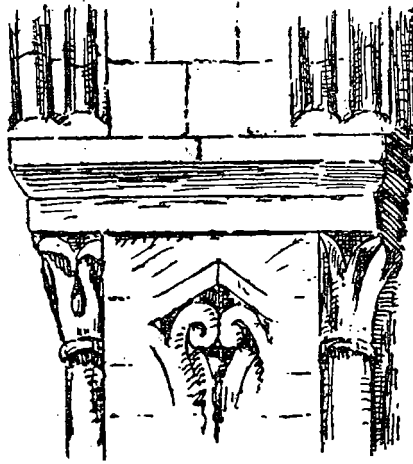
Le plan offre un porche sous clocher, une triple nef, un avant-chœur et un chœur eptagonal (presque arrondi). Le clocher s'élève en un triple étage : au bas, une salle ou sorte de narthex communique avec la nef principale par une porte qu'encadrent trois paires de colonnettes et des archivoltés en cintre finement découpées, dont une rappelle par sa flore la salle du Trésor de Noyon. L'étage intermédiaire qu'un cordon de modillons carrés avec lignes ou sculptures *gravées* sépare de la base, est ouvert de chaque côté par deux baies d'une ornementation sobre et sévère. L'étage supérieur est plus décoré : chacune des deux fenêtres repose les tores de ses tiers-points sur des faisceaux de colonnettes trois par trois, tandis que des colonnettes en saillie, rattachées aussi au mur par une bague, aident à les escorter. Le passage du carré à la pyramide est agrémenté d'un cordon qui affecte la billette.

La grande nef compte quatre travées que séparent des piles cruciformes avec colonnettes aux angles rentrants et demi-colonnes engagées à l'Est et à l'Ouest de la pile. Les fenêtres en plein-cintre sont haut percées au sommet de l'arcade maîtresse qui est en tiers point.

Le chœur est la partie la plus originale de l'édifice. Il est soutenu par une succession de pilastres ou de bahuts avec colonnettes engagées aux angles, supportant un épais tailloir duquel partent, en cintre très surhaussé, les gorges, tores, etc., qui encadrent très élégamment les baies ambi-

tieuses. Ce procédé, qui rappelle le roman du Poitou ou de l'Auvergne, semble inspiré directement, dans sa forme générale, de Saint-Léger-aux-Bois<sup>1</sup>.

Quel est l'âge de ce monument où un art exquis, fin, aristocratique, s'exerce sur des formes archaïques, larmiers ornés de cannelures et de dessins en zigzags, modillons à têtes grima-



Thourotte.

çantes, nefs sans voûtages en pierres ? Quoi qu'il en soit, il est curieux de constater avec quel souci des traditions et aussi quelle liberté dans la façon de les suivre, procédaient les illustres anonymes qui multipliaient, le long du cours de notre Oise, les essais de leur art hardi et novateur.

Vous connaissez le mobilier de l'église : fonts du XIII<sup>e</sup> siècle avec piscine accolée de seconde main ; piliers sculptés de la Renaissance près du retable ; débris de bordures de vitraux datés de 1588 ; belles clôtures en bois du baptistère ; banc-d'œuvre ; cage d'escalier en charpente ouvrée avec une naïveté qui n'est pas sans agrément ; chaire venant du couvent des Minimes de Compiègne ; poutre de gloire qui supportait le Christ triomphal (noter son profil et le trait en zigzag qui orne sa plate-bande) ; pierre tombale de Mathurin Liot, écuyer d'Assoucy ? (1691), avec armoiries de... à trois chevrons de... surmonté d'un casque de profil ; lutrin Louis XIV ordinaire ; surtout retable.

Ce retable est un des plus précieux que l'on puisse contempler. Je renvoie à la description qu'en a donné mon ami, le chanoine Marsaux. Quelques remarques per-

1. Le chœur de Choisy-au-Bac sent la même influence.

sonnelles cependant : Quel est l'objet que saint Joachim présente à Marie nouveau-née ? L'on dirait une pomme. — A la mort de la Vierge, un apôtre l'aide à tenir le cierge bénit. A la pâmoison, on lit sur la frange des vêtements de la Vierge ces lettres qui ne sont peut-être qu'un ornement, comme plus d'un exemple, emprunté aux œuvres de cette époque, invite à le penser : *Omer Maria mater care*.

Toute cette composition est captivante par la vie qui semble circuler, à travers ces petites figurines, l'intensité des émotions variées qui marque parfois leurs gestes et leurs physionomies, les traits d'imagination et les pièces de mobilier qui sont multipliés avec un art parfois exquis, autel avec calice, escabeau, fauteuil, cassette des mages, bénitier, etc.

Ce retable obtenait autrefois un surplus de valeur, des volets peints qui servaient à le protéger. Ils ont été, à grand dommage, détachés de la composition sculpturale dont ils étaient le complément nécessaire et, ce qui est pis encore, odieusement maltraités et rendus même méconnaissables par l'un de ces barbouilleurs vaniteux qui appellent restauration ce crime de lèse-beauté.

Ces volets représentent des faits de l'ancien et du nouveau Testament. L'on y surprend et admire aux endroits trop rares où l'œuvre primitive a été respectée, une peinture calme et reposée, des teintes douces et comme gouachées, des scènes d'intérieur charmantes, des physionomies naïves et délicieuses. L'un de ces volets porte la date de 1555. L'intérieur de Nazareth, notamment, est un tableau exquis dont la vue suffit à reposer l'âme.

Il n'est point de mon sujet de raconter, à la suite des *Mémoires du Comité archéologique de Noyon*, l'illustration de la famille des Thourotte, l'importance de leur châtelainie, leurs sépultures à Ourscamp, leurs armoiries et leurs sceaux, Robert de Thourotte, évêque de Langres, puis de Liège, qui institua la fête du Très-Saint-Sacrement (1239) <sup>1</sup>.

1. Aff. III, 625. IX, 4775. XI, 224. *Rues de Noyon*, p. 54.

MONTMACQ. — Tandis que je longeais le canal en souhaitant bonne chance aux pêcheurs et gagnais le bac qui sommeille entre les vieux saules creux, je me remettais en mémoire les dissertations d'un savant bientôt oublié, M. Peigné-Delacourt, sur Montmacq, la *villa fiscalis* ou le *palatium* d'où nos rois mérovingiens datèrent plus d'une charte ; sur la chasse à la haie ; sur les Normands ; sur le manoir de La Motte...

La pluie qui était tombée en averses dans la matinée, était pompée par un soleil ardent et une atmosphère lourde rampait dans la forêt, lorsque je la traversai pour atteindre Saint-Léger-aux-Bois où l'abbé Lefèvre m'attendait depuis longtemps.

34. SAINT-LÉGER-AUX-BOIS, *Herbodiavisna* (814), on le savez, est un des monuments les plus importants de nos pays au point de vue de la noble et puissante simplicité de son style du dernier quart du XI<sup>e</sup> siècle et de l'étude de la science architecturale.

Plan basilical : Trois nefs partagées en cinq travées par une succession de grandes arcades et terminées chacune par un avant-chœur carré à piles plus robustes ; voûtes en bois et en cul de four. M. Eug. Lefèvre-Pontalis en a donné, au grand profit du monde archéologique, une description détaillée avec des dessins scrupuleusement exacts.

L'on notera la composition harmonique et robuste de la façade avec un cordon de billettes et des feuillettes en éventail qui se détachent en vive opposition de lumière et d'ombre sous les coups du soleil ; la frise étrange en rubans plissés qui court le long du larmier ; la gravité religieuse de cet avant-chœur et de cette triple abside qu'éclair-



Saint-Léger-aux-Bois.

rent discrètement trois ou quatre fenêtres et soutiennent des pilastres d'un art encore gauche, mais décoratif ; cette ornementation très délicate du chanfrein des tailloirs, faite d'entrelacs garnis de feuilles rayonnantes, de cercles s'entrecoupant en mailles, de lignes

courbes, accompagnées de fers de javelots qui semblent une imitation, peut-être un emprunt, de morceaux gallo-romains<sup>1</sup> ; la disposition des fenêtres supérieures de la nef, où le bâtisseur a ménagé une feuillure pour recevoir des châssis de vitres ; les contreforts d'angle au sud-est avec leurs larmiers à billettes et le massif engagé dans la maçonnerie pour étayer le chœur, procédé que l'on surprendra à Orry-la-Ville.

L'observateur curieux notera encore le badigeon jaune avec traits d'appareil rouges ; une Vierge du xvii<sup>e</sup> siècle en bois offrant un raisin à l'Enfant Dieu ; le plafond en bois avec poutres sculptées et armoriées de croix, avec cette inscription : « *Deloche, 1637, hanc basilicam instauravit* ».

M. Eug. Lefèvre-Pontalis place la construction de Saint-Léger-aux-Bois « après 1083 ».

CAMBRONNE, dont l'église a gardé un reste de portail roman, Ribécourt, Pimprez, sont dénués à peu près d'intérêt archéologique.

Le chanoine Marsaux a signalé à Pimprez « un dais du xviii<sup>e</sup> siècle en application » qui aurait été « les lambrequins d'un lit de Marie Leczinska, donnés par elle à l'abbé Nollet, précepteur des enfants de France ». Si vous voulez reculer plus avant dans l'histoire de Pimprez, vous y trouverez pour seigneur au milieu du xii<sup>e</sup> siècle, Pierre Baez, fils de Pierre Baez de Ribécourt.

Mais je crois plus sage de renvoyer, pour les Baez et leur pays, aux *Mémoires de la Société archéologique de Noyon*, où M. Mazières a élucidé les chapitres de l'histoire de son cher Ribécourt.

1. Parlant de « l'architecture qui est exclusivement romaine-dégénérée à son point de départ vers le v<sup>e</sup> siècle et qui se montre ensuite à nous vers la fin du x<sup>e</sup>, complètement modifiée », Eug. Voillez se pose cette question : « Que s'est-il passé dans le long intervalle de cinq siècles qui sépare ces deux limites ? L'architecture romaine à peu près éteinte, comment s'est façonnée l'architecture nouvelle ? » J'ajouterai : Quels éléments nouveaux, venus du Nord et de l'Asie avec les invasions, ont donné à cette architecture son appoint étrange et rempli de je ne sais quelle vitalité mystérieuse ?



## CHAPITRE VI

## DE COMPIÈGNE A ROYE

35. CLAIROIX, dont le nom sonore a éveillé l'imagination des inventeurs de légendes, est assez connu pour son mont Ganelon, sa *pierre Monicart* et son camp de César.

L'église, bâtie sur un sol argileux, humide, très souvent remaniée aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles surtout, n'a guère conservé de sa construction originelle de la fin du xii<sup>e</sup> siècle que son clocher central roman dont les baies en tiers-point sont ornées de chapiteaux « à têtes grimaçantes et animaux, de dents de scie » ou plutôt de têtes de clous, tandis que la corniche supérieure s'appuie sur des corbeaux « figurés en nœuds<sup>1</sup> ». De belles clefs de voûte montrent un Agnus soutenant l'étendard habituel, et des armoiries d'un abbé de Saint-Corneille....

Les fonts de Clairoux sont formés d'une vasque en forme de coupe à huit pans, reposant sur une base semblablement octogonale qui n'a d'autre ornement qu'un cordon en guirlande de roses sauvages au bord supérieur.

Graves rapporte en note cette affirmation de Chifflet « qu'en Franche-Comté on donne le nom de *Gannelons* aux constructions romaines détruites ou conservées par masses ». Quoi qu'il en soit, le mont Ganelon<sup>2</sup> a fourni nombre d'objets celtiques, romains et francs.

36. Je serai aussi bref sur BIENVILLE. Graves a donné un résumé de l'histoire de ce village depuis Charles le Chauve ; une description de l'église, qui est sans caractère (1646-1649),

1. Graves.

1. Voir sur le mont Ganelon : *Dom Grenier* dans les *Mémoires de la Société des Antiq. de Picardie*, t. IV, p. 137.

et un extrait de la généalogie des Bienville depuis Eudes de Bienville, en 1159, et des Seroux.

Peigné-Delacourt, dans son *Histoire d'Ourscamp*, a recueilli le nom et les armoiries d'un Pierres Colart de Bienville, lequel portait de... à la fasce de... accompagnée au premier quartier d'une étoile de... avec cette légende : † S. PIERRES COLART DE BIENVILLE.

37. L'église Saint-Hilaire de COUDUN, l'ancienne villa mérovingienne *Cosduna*, où les retouches modernes ont été, à mon avis, indiscrètes, a trouvé dans Em. Woillez son plus fidèle descripteur. Je ferai remarquer, avec lui, la façade dont la composition rappelle Sarron ; l'ornementation en damier du tympan ; les oculi qui laissent filtrer un rayon de lumière dans les basses-nefs (*sic* à Cambronne, près Clermont, à Cinqueux) ; les archivoltes en zigzags, en torsades, en chevrons ; la grande nef que Graves dit, je ne sais pour quel motif, être plus moderne avec des piliers carrés que recouvre un tailloir d'une moulure très simplement poussée ; le clocher à l'intertransept ; le mur terminal du chœur, taillé à pans au dedans, arrondi au dehors, et les deux (autrefois) absidioles qui l'escortaient.

Peigné-Delacourt, Beauvillé, Graves, Peyrecave, Douet d'Arc, ont fourni les noms et les armoiries de plus d'un personnage se rattachant à ce pays : Raoul de Coudun, chevalier, à deux fasces, *Dominus oppidi de Cosdun* ; Raoul de Coudun, évêque de Soissons, fondateur du prieuré d'Elincourt, 1245 ; Robert de Coudun, chevalier, sceau avec orle de merlettes ; Aubert du Bois ou de Coudun, 1254, qui portait un flanquis accompagné en chef d'une étoile ; Vitasse, dame de Coudun et de Genvry, 1286 ; Félix de Coudun, chanoine d'Auxerre, 1311-1324 ; Agnès d'Heilly, de Pas en Artois et de Coudun, 1452.

Le catalogue Charavay, en septembre 1896, mentionnait une « quittance de Roger de Roucy et de Jean de Rouge-mont, chevaliers, à Jacquelin Trousseau, bailli de Touraine, de la somme de 50 livres tournois, pour les gages

« des soldats en garnison dans le château de Coudun, où  
 « Robert de Béthune, depuis comte de Flandre, était pri-  
 « sonnier de Philippe-le-Bel. Cette quittance est datée de  
 « Chinon, vendredi après l'Octave de saint Martin d'été,  
 « 1300. »

Graves et la brochure : *Le Doyenné de Ressons-sur-Matz*, renseigneront suffisamment sur VILLERS-SOUS-COUDUN. Eglise sans aucun intérêt architectural du XVI<sup>e</sup> siècle surtout. Mobilier : pierre commémorative d'Antoinette Lejeune, vivant femme de Jehan Legendre ; *Item* d'Adrien Bellot, curé de Villers, 1673 ; piscine du XVI<sup>e</sup> siècle ; statue de saint Blaise avec un peigne de fer, et, à ses pieds, un lion ; *Item* de saint Sébastien.

Nous signalerons, au nord du village, dans le bois, un trilithe ou monument celtique, composé de trois pierres en forme de porte, qui a gardé le nom de *Pierre Leufroy*. Est-ce un reste de dolmen ou d'allée couverte, comme les peuples mystérieux qui ont précédé sur notre sol les Gaulois, en érigeaient pour protéger leurs morts ?

38. ANTHEUIL a inspiré cette recherche du symbolisme, dont je dirais volontiers comme le poète latin : *Non equidem invideo, miror magis*. « A Antheuil », a-t-on écrit, « le bras de la croix de l'église montre, au-dessus du larmier sculpté dans la pierre, un Soleil avec sa couronne à grands rayons... Or, à Vignemont, existe, au même endroit de la muraille de l'église, une figure que nous pensons bien être celle de la Lune. Ces deux emblèmes veulent-ils dire que Vignemont, qui n'était desservie que par un vicaire, reçoit la lumière d'Antheuil, comme la Lune la reçoit du Soleil ? » Ah ! le symbolisme !...

Cloche de Florentin Cavillier, de Carrepuits ; fonts, déjà décrits par l'abbé Gallois, dans le *Bulletin des Antiquaires de Picardie*, 1896.

Sur un socle rectangulaire, formé d'un méplat et d'un quart de rond, repose, séparé par un boudin et une gorge, une vasque hémisphérique ornée de godrons et accompa-

gnée de quatre colonnettes avec chapiteaux, le tout supportant une tablette simple. Piscine du xvi<sup>e</sup> siècle.

39. VIGNEMONT dresse son clocher, qui n'est pas sans charmes, au-delà d'un bosquet humide.

Pierre tombale d'Augustine Gay, femme Blond, avec une inscription où la douleur a mal servi la poésie. Fonts baptismaux avec armes de Béthisy « d'azur fretté d'or de six pièces ». Débris de vitraux où saint Nicolas et sainte Thérèse (?)

Peigné-Delacourt, dans son *Histoire d'Ourscamp* et les Chartes amènent les noms et les armoiries de plus d'un Vignemont : 1130, Philippe ; 1190, Philippe ; 1254, Jean de... à la croix de... chargée de 5 besans avec cette légende † S. JEHAN DE VIGNE... ; au contrescel... de... à 8 merlettes... en orle ; 1291, Renaud.

VANDELICOURT, que l'abbé Morel me montra avec une précipitation obligée (la nuit arrivait) me parut d'un intérêt médiocre. Depuis cette visite, l'abbé Gallois<sup>1</sup> a décrit cette église et ses curiosités avec un soin scrupuleux ; d'excellents dessins éclairent son texte.

Le lutrin triangulaire dont les détails, vertus théologiques, satyres, pentes de fleurs, me paraissent quelque peu disparates, est, à mon humble avis, une copie moderne d'un ouvrage, du reste charmant.

Tombe de Jacques Machu, curé d'Houdancourt. Fonts du xvi<sup>e</sup> siècle en forme de coupe dont les six pans sont décorés d'un écusson chargé d'une coquille avec bourdon, d'une tête du style de la Renaissance, de petits amours qui se retiennent à des cordes et d'une grande feuille déchiquetée.

L'église d'Elincourt-Sainte-Marguerite obsédait, depuis longtemps, ma curiosité à cause des singularités architecturales que M. Eug. Woillez signalait à sa nef surtout, des

1. *Memoires de la Société Historique de Compiègne*, T. X, p. 164.

modifications qu'une grande piété, servie par la fortune, a payées et aussi de la *Notice historique et archéologique* de notre regretté confrère M. Peyrecave.

M. le Curé d'Elincourt, sachant mon désir, me facilita mon excursion d'une manière charmante : « *Hospitalitatem nolite oblivisci* ». En voici le récit court et les conclusions.

Halte rapide à MARQUÉGLISE. Eglise hybride des XII<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> siècles, dont le chevet carré était éclairé autrefois par trois baies en plein-cintre géminées, souvenir de l'édifice de transition.

Seconde halte à MARGNY-SUR-MATZ. Eglise de plusieurs époques très distinctes. L'époque romane revendique l'abside prolongée en hémicycle, ornée au larmier de modillons géométriques ou de têtes grimaçantes, éclairée par cinq baies et soutenue, entr'autres appuis, par un contrefort robuste et pataud au-dessous de la baie terminale <sup>1</sup>.

La façade de la nef du midi appartient presque à la même antiquité. Elle est ouverte par une porte qu'encadrent deux paires de colonnes soutenant autant d'archivoltes en arc-brisé, le tout ménagé dans une applique ou saillie. Au-dessus, baie en plein-cintre.

Les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles ont accolé une seconde nef au nord avec fenêtres à double compartiment que surmontent un quadrilobe ou un amortissement cordiforme.

Le XIII<sup>e</sup> siècle et le XVI<sup>e</sup> ont amené partout des retouches ou des restaurations. C'est au XV<sup>e</sup> siècle qu'appartiennent des piliers ronds à l'entrée du chœur au midi avec le délicieux rinceau de vignes qui court agréablement dans la gorge du tailloir et la niche à couronnement fleuroné qu'un sculpteur ingénieux a ménagée dans la pierre.

A regarder encore les fonts à double meuble pour immersion et infusion ; quelques restes de charmants vitraux où je signalerai un saint Vaast dont l'ours tient dans la gueule, ce qui est une imagination charmante du peintre, un enfant en maillot ; la poutre de gloire.

1. Voir *suprà*, Rethondes.

Enfin, nous atteignons ELINCOURT, dans un des sites les plus séduisants que l'on puisse rêver. La table réunissait... ; mais ceci n'est plus de l'archéologie bien que la conversation roulait surtout sur les antiquités de l'endroit.

Voulez-vous, sur l'église d'Elincourt, mon appréciation absolument libre ? La voici : Il est regrettable que la description d'Eug. Woillez et Graves ne convienne plus qu'à un monument disparu et que le dédain plus ou moins conscient du passé ait ici, comme en tant d'autres édifices, renversé ou torturé l'édifice de jadis, sous le prétexte d'embellissement ou de solidité.

Elincourt accuse encore ce *plan primitif* élégant et facile à lire : un chœur arrondi, un avant-chœur dilaté en transept et une triple nef à trois travées. Voir en Woillez les remaniements ; la déviation du chevet vers le sud-est ; les dimensions.

La façade est d'une ordonnance simple et noble ; en bas, porté en plein-cintre accostée d'une paire de colonnes qui reçoit la retombée d'une archivolté ; au-dessus, deux étages de baies plein-cintre, trois et deux, surmontées d'un cordon où dents de scie ; au sommet, un oculus à large encadrement. Ici, la beauté intime réside dans la proportion harmonieuse des lignes et le soin scrupuleux de la sculpture. Il est probable que les basses-nefs recevaient, de chaque côté, une lumière frissante par deux oculi. L'on trouvera ce système de façade à Cuise-la-Motte, à Chiry, à Cinqueux, à Cambronne.

Le chœur ou abside est plus orné, c'est une habitude conseillée par la religion, que le reste de l'édifice : baies encadrées de colonnettes.

Les modillons qui soutiennent le larmier sont formés de deux crossettes que sépare une plate-bande en pal, ce qui a conseillé à M. Peyrecave cette description inexacte : « corniches à corbeaux, portant chacun une croix ».

Le clocher, que l'incendie de 1745 fit crouler sur la nef et le transept de droite, s'élevait « du côté de l'Évangile », comme l'atteste la tourelle d'escalier qui est demeurée.

Quel âge faut-il donner à l'église d'Élincourt ? Elle date, dit M. Peyrecave, du commencement du XII<sup>e</sup> siècle. N'est-ce point la vieillir d'un demi-siècle ?

Entrons. Autrefois, la nef montrait des piliers barlongs, formant saillie dans l'axe de l'édifice, pour recevoir les retombées des arcades maîtresses doublées. Ces piliers étaient couronnés par ce type de tailloirs que l'époque de transition affectionnait : un boudin et une plate-bande que séparaient une doucine et des listels.

Ce premier ordre servait d'appui à des pilastres qui se terminaient eux-mêmes à l'aide de trois modillons en un tailloir austère et en une ligne d'imposte, procédé ingénieux, distingué, archaïque, qui associait ici un certain souvenir des monuments romains à l'art très inventif de la transition. Ce tailloir, à son tour, soutenait les arcs doubleaux qui maintenaient l'écartement des murs de la grande nef et recevaient les planches du voûtage.

Au dehors, les murs latéraux de la grande nef étaient égayés par un larmier de figures grimaçantes.

Comment, je l'ai déjà dit, nos monuments montreront-ils l'étymologie du mot : *monco*, avertir, s'ils perdent ainsi cette *vénéralité que donnent les années*, pour subir nos modes changeantes ?

L'on notait dans le mobilier de cette église de beaux reliquaires en forme de bras. M. Peyrecave les a décrits après M. Aubert : « Ces bras reliquaires sont en chêne sculpté grossièrement, recouverts au marteau d'une mince feuille d'argent. L'un est terminé par une main bénissant à la manière latine ; tous les doigts, au contraire, sont levés dans le second. Leur composition », dit M. Aubert, « annonce déjà l'époque où les artistes vont s'éloigner des traditions anciennes et remplacer par les surcharges d'ornements, l'élégance naïve de leurs prédécesseurs. Je ne crois donc pas », ajoute M. Aubert, « m'éloigner beaucoup de la vérité en disant que ces deux reliquaires ont été exécutés à la fin du XIII<sup>e</sup> ou au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle ».

J'ajouterai que mes très aimables hôtes me conduisirent

aux ruines du prieuré. Le mur que nous longeons en gravissant un sentier rude et rocailleux, est encore soutenu par des contreforts des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. De l'église de ce prieuré, dont M. Peyrecave a publié un plan très intéressant, il ne reste que quelques moulures fines et des chapiteaux à feuilles d'acanthé juchés çà et là qui sentent le second quart du XII<sup>e</sup> siècle, époque de la fondation primitive.

M. Peyrecave nous montra dans son jardin un beau chapiteau gallo-romain trouvé en cet endroit.

Inutile de dire que je n'accepte point les sentiments de M. Peyrecave<sup>1</sup> sur l'antiquité des caves du presbytère qu'il estime du VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècle, sur l'âge du contre-scel, sur « la calotte de moine », dont l'Enfant Jésus a la tête coiffée<sup>2</sup>, ni la distinction subtile des *frères* de sainte Marguerite et des moines.

40. RESSONS-SUR-MATZ. Voir *Course archéologique à travers les Cantons de Clermont*, 1891, XXXVII. — C'est à Ressons, on le sait, que sont nés le docteur et inquisiteur Antoine de Mouchy, dont le nom aurait fourni, ont dit Mézeray et Voltaire, l'étymologie du mot *mouchard* et aussi un certain Jean le Fèvre qui traduisit en vers une grossière satire de Mathiolet<sup>3</sup>.

N'oublions pas que notre poète, Philippe de Remi ou de Beaumanoir, dans sa *Manekine*, imagine un tournoi dont il place l'action à Ressons :

... Tant qu'il sen a Ressons venu,  
Ou castel descendi li roys :  
O lui Flamens et Escotois...  
Tout cil a Ressons descendirent  
Et par les fenestres hors mirent

1. *Notice sur Élincourt-Sainte-Marguerite*, p. 31-41.

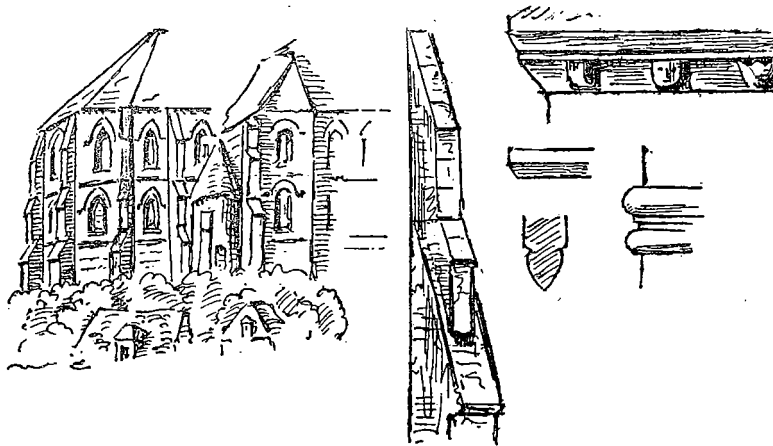
2. Le chanoine Marsaux possède une Vierge du XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècle, dont l'Enfant Dieu est coiffé d'une calotte à bouffettes selon la coutume de l'époque.

3. Ms conservé à la Bibliothèque nationale.



Maint escu et mainte banière  
 De mainte divine manière.  
 De l'autre part devers Gornay  
 Vinrent Beauvoisin, bien le say <sup>1</sup>.

Quelques dessins ci-dessous rappelleront à mes chers confrères la forme générale de l'abside de Ressons, le bras de croix du nord avec la tourelle qui recouvre un reste d'absidiole, la coupe des contreforts et quelques détails typiques de larmier, d'arcs diagonaux et de bagues.



Ressons-sur-Matz.

RICQUEBOURG offre à la curiosité de l'archéologue un monument intéressant de l'époque du roman transitionnel. Graves, expliquant l'architecture de la nef, mentionne « les arcades ogives (en tiers-point) romanes, séparées par de gros piliers chargés de colonnettes fasciculées, du chapiteau desquelles

1. Quand ils furent à Ressons arrivés, le roi (de Hongrie) descendit au château. Avec lui étaient les Flamands et les Ecosseis. Tous ceux-là descendirent à Ressons et par les fenêtres au dehors mirent maint escu et mainte banière de mainte divine manière. De l'autre part vers Gornay (sur Aronde) vinrent les Beauvaisins. Je le sais bien. Vers 2664, et suiv.

s'élançaient d'autres colonnes qui ont disparu avec les voûtes », système qui rappelle Roye-sur-Matz.

Une brochure connue : *Le Doyenné de Ressons-sur-Matz*, mentionne plus d'un détail très intéressant sur l'église, le château et le village de Ricquebourg.

41. ROYE-SUR-MATZ a éveillé mon attention, il y a bien longtemps, au point que j'exprimai souvent mon vif désir de voir son église rangée au nombre des monuments historiques. Mon sentiment n'a point changé. Aussi, il y a peu de temps, je trouvai grande joie à suivre de Ricquebourg les chemins pittoresques qui mènent à Gury et de Gury à Roye.

Gury m'attirait par cette description que M. Coët, forçant un peu les termes du Président de Roucy, en avait tracée : « L'église de Gury est un monument qui remplaça un « *Sacellum*... », comme le prouvent les débris de frises, de « corniches sculptées, qui ont appartenu à un monument « d'époque romaine ».

L'église qui domine, à la sortie des longs bois sableux et plantés de hautes fougères, une cavée pittoresque, le village et de vastes horizons qui dansaient dans la lumière, a retenu, des caractères de la transition romane : une petite porte, dont le tympan est circonscrit par une moulure à pointes de diamants qui se dilate en bras à ses extrémités ; des contreforts dont les larmiers sont ménagés avec soin ailleurs qu'à la rencontre des assises de pierres ; des arcades maîtresses en tiers-point ; une croix antéfixe, pattée et trouée à son centre.

Mais d'intercalations de débris antiques dans la construction de l'édifice, comme je l'avais espéré, à l'imitation de ce que j'avais vu souvent à Hermes, à Duclair, à Tayac, à Volvic, à Auxerre, aucune à Gury.

Sur la petite place de l'Eglise, une croix du xvi<sup>e</sup> siècle montre d'un côté le Christ reposant les pieds sur un crâne et deux tibias entrecroisés, pour rappeler la tradition que l'on sait, du crâne d'Adam enterré au Calvaire, et, au revers, la Vierge portant l'Enfant-Dieu.

Le plan de l'église est celui d'une croix, plan mystique ; le chœur est carré ; le clocher s'élève au-dessus de l'avant-chœur.

L'église de Roye-sur-Matz, qui repose dans la plaine, est un monument que certaines étrangetés, une conception d'une rare élégance et le soin scrupuleux de l'exécution, recommandent d'une façon très particulière.

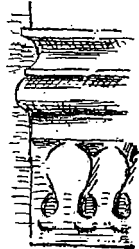
Ses murailles et ses piles sont posées à vue sur la croupe d'un grès qui mesure trente mètres de longueur et a préoccupé, à bon droit, la curiosité scrupuleuse de Graves. « L'énormité de ce grès », dit-il, « et l'absence de tout rocher semblable aux environs, donne lieu de présumer que celui-ci est un monument celtique, druidique, qu'on aura renversé pour établir au-dessus l'édifice du culte catholique. » Cette hypothèse n'a rien qui répugne ; n'était-ce point l'habitude des évêques, dont le zèle se heurtait à d'anciens usages superstitieux, comme le culte des *pierres levées* « *petra levata* », des troncs d'arbres, des fontaines, de baptiser en quelque sorte le monument profane et de donner ainsi aux entraînements des multitudes qui s'entêtaient à le visiter, un but légitime et sanctifiant ? L'ancienne église d'Albert n'était-elle point bâtie au-dessus d'un menhir, dont la masse a été roulée depuis, avec d'autres témoins, à la villa des Rochers ? Quoi qu'il en soit du grès de Roye, menhir celtique ou roc sans histoire, son rôle, ici, me paraît une singularité à noter.

La voûte de la nef principale est haut portée par des piles massives et des murs épais, qui ne sont évidés que par les arcades latérales. Les arcs doubleaux et diagonaux, qui soutiennent cette voûte, montrent en coupe trois boudins robustes ; les formerets sont un boudin assez fin.

Ces arcs réunissent leurs retombées sur un faisceau de trois colonnettes engagées dans la muraille, lesquelles sont ainsi composées : en haut, sous un tailloir simplement fait d'une plate-bande et d'un boudin que sépare une gorge vigoureuse, une corbeille de chapiteau chargée de grandes feuilles qui retombent mollement aux angles ; en

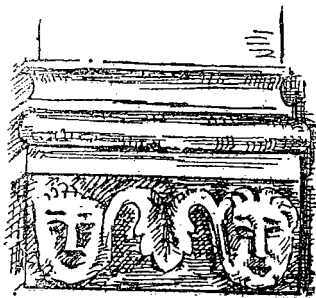
bas, une base trapue formée sous les fûts, d'un tore, d'une scotie, d'un nouveau tore écrasé avec patte et d'un dé.

Trois arcades maîtresses, de chaque côté, dilatent le tiers-point de leur archivolté entre la grande nef et les basses-nefs, offrant comme profil un double retrait et une large gorge en quart de rond.



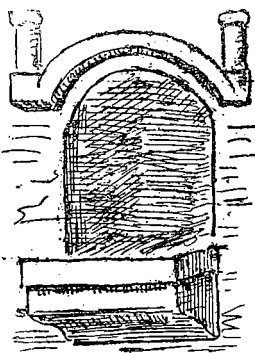
Tout cet ensemble de colonnes et d'arcades, par un contraste intention-

Roye-sur-Matz. nel et voulu, de légèreté et de force, de souplesse élastique et de fermeté stable, repose sur des piles en grès, carrées, trapues, qui n'ont d'ornement que leur tailloir formé de deux tores séparés par deux listels et une gorge d'un beau et simple caractère de transition.



Roye-sur-Matz.

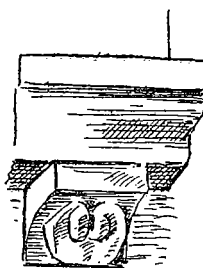
Les fenêtres, dont l'ébrasement inférieur est de niveau avec le tailloir des chapiteaux qui reçoivent les retombées des arcs de la voûte, laissent pleuvoir d'en haut une lumière abondante.



Roye-sur-Matz.

Cette nef principale offre ainsi un aspect étrange et vraiment unique. Ces piles en grès sont évidemment comme un souvenir d'une bâtisse très archaïque et un reliquat sacré d'une nef primitive voûtée en bois.

Les basses-nefs ont perdu de la sincérité de leur architecture primordiale. L'on y notera des culs-de-lampe ou supports qui attendent encore les arcs doubleaux qu'ils devaient rece-



Roye-sur-Matz.

voir, ornés de feuilles d'acanthé et de masques humains, de folioles relevées à la façon d'un sceptre.

L'avant-chœur, auquel on accède par un arc triomphal sans caractère, n'a guère plus de la moitié de l'élévation de la nef principale. Il est voûté en arête, ce qui est l'habitude avant le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle.

Quant au sanctuaire, il a été restauré ou plutôt maltraité. Il est éclairé, de trois côtés, par une longue baie en plein-cintre que contourne en dehors un cordon de têtes de clous en tiers-point, lequel se prolonge sur le nu du mur, tandis que le larmier est décoré de petites arcatures en plein-cintre enfermées deux à deux par des tiers-points et soutenues par des modillons avec ornements géométriques.

La façade est une très élégante composition. Au bas, une porte en plein-cintre assied les tores et les gorges de son encadrement sur une paire de pilastres et de colonnettes dont les chapiteaux continuent en un bandeau leur noble motif de palmettes d'acanthé. Au-dessus, deux fenêtres jumelles en tiers-point sont accompagnées de trois paires de colonnettes à très beaux chapiteaux et à bagues. Une grande rose, qui asseoit son cadre sur l'archivolte la plus extérieure des fenêtres, est partagée en dix lobes par des rayons en forme de colonnettes, comme l'on en voit à Noyon, à Roye, à Cires-les-Mello, à Saint-Étienne de Beauvais et à la cathédrale de la même ville. Le pignon a une fenêtre carrée.

Deux contreforts sveltes et s'effilant par trois ressauts, épaulent ces trois divisions et étages et semblent ajouter à leur grâce. A droite et à gauche, le mur des latéraux est percé sévèrement d'un oculus et contrebuté par deux contreforts d'angle.

J'ai insisté sur cette façade qui est une des plus charmantes que l'on puisse admirer dans nos contrées. Elle ramène évidemment celle de Roye (Somme), qui a été malheureusement restaurée avec des matériaux peu résistants et est le seul reste du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, en avant d'un édifice maigre et décadent.

Il convient de noter avec quel goût parfait l'architecte a décoré les murs latéraux de la grande nef. Les baies en plein-cintre sont encadrées de trois tores et cernées d'un cordon qui continue de courir sur le nu du mur en contournant les contreforts. Le larmier, formé d'une plate-bande, d'un tore, d'un filet et d'un quart de rond, s'appuie de distance en distance sur de petits modillons en extrémité de poutelle menuisée.

Le clocher monte lourdement de l'intertransept. Il est aujourd'hui sans caractère, sauf du côté de l'ouest et du nord où l'on retrouve encore ses deux baies géminées en plein-cintre que sépare un pied droit.

A quelle époque faut-il attribuer cette église ? A mon humble avis, les derniers travaux qui ont embelli cet édifice et ajouté à son élévation, datent de cette période très artistique qui va de 1160 à 1180 ; mais les piles de la nef, le transept et le clocher qui le surmonte appartiennent à une façon de bâtir plus archaïque et antérieure peut-être d'un demi-siècle.

Il serait très intéressant pour l'étude de notre chère science archéologique de suivre, comme nous avons essayé de le faire, sur quelques monuments plus typiques, l'histoire des modifications que la fin du XII<sup>e</sup> siècle et le XIII<sup>e</sup> apportaient aux édifices romans et les procédés que les maçons de pierre, comme ils se dénommaient, ont employés. L'on trouvera encore des témoins de ces procédés dans plus d'un détail intéressant des églises d'Uny, d'Ève, de Cires-les-Mello, de Cambronne, de Rieux... Puisse ma courte note éveiller davantage les attentions !...

---

## CHAPITRE VII

## DE COMPIÈGNE A ESTRÉES-SAINT-DENIS ET MONTDIDIER

Après avoir glissé entre quelques *breuils* ou lambeaux de forêt qui étendent çà et là, autour des fermes et des champs de betteraves, leurs rideaux d'un vert sombre, la voie ferrée atteint la station de Remy.

Nous avons dépassé à droite *Lachelle*, qui a étagé ses maisons sur les pentes d'un ravin agréable. L'église, dénuée de caractère architectural, a été bâtie, dit Graves, « par Jean Dupont, maître maçon de Remy, 1532 ». J'y ai noté quelques vitraux d'une facture ordinaire, datés de 1541, dont voici les sujets : sainte Marguerite avec son dragon et sainte Marthe (?); saint Louis en costume de chevalier, portant la couronne d'épines, et un saint céphallophore, saint Denis ou Lucien ; saint Médard avec son poulain, et saint Gilles ; un saint évêque sans caractéristique et saint Philippe ; l'arche avec Noé et Abraham avec Isaac. — L'adoration des mages ; saint Paul et saint Jacques ; l'*Ecce homo* ; la Vierge tenant le Christ sur ses genoux et la Flagellation ; l'arbre de Jessé.

42. REMY m'a fourni, il y a douze ans déjà, — que le temps est bref ! — la matière de quelques notes dans deux brochures : *Promenade archéologique* et *Course archéologique à travers le Canton de Clermont* (1891 et 1895).

M. de Marsy, dans ses *Souvenirs* de 1894 à 1896, a parlé aussi de Remy : « Chœur de la deuxième moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, dû à Abraham Ravaud ; tribune seigneuriale qui n'a peut-être été primitivement qu'un enfeu ; pierre tombale de Jean-Claude Bellon de Thurin, seigneur du fief Latache-Frenel, sis à Remy (1744) ».

L'église, sous le vocable de saint Denis, a gardé ses vieux fonts creusés dans un chapiteau à larges feuilles recourbées du XIII<sup>e</sup> siècle. Les ruines, à peine visibles aujourd'hui du « formidable » château, ont ménagé déjà plus d'une découverte intéressante, vestiges d'une habitation préhistorique.

Plus d'un personnage d'importance a reçu le nom de Remy. Ce fut surtout le célèbre bailli de Senlis (1246 ou 1247 — 1296) et poète.

Philippe de Remy, Remin ou de Beaumanoir, fils du bailli Philippe de Beaumanoir et de Marie... , épousa en secondes noces Mabile de Boves, dame de Fouëncant, mourut en sa terre patrimoniale du Moncel et fut enseveli aux Dominicains (plus tard Jacobins) de Compiègne.

J'ai trouvé aussi dans les filons d'Afforty<sup>1</sup> : vers 1160, Eudes, chevalier. — 1212, Ansold, qui portait de vair à un lion passant. — 1230, Pierre, chevalier, dont la veuve Adeline avait épousé Hugues de Chessay. — 1413, Pierre, écuyer, seigneur de Soisy.

Remy rappelle aussi, en 1564, un de Sains, maçon, qui a travaillé à l'église ; en 1600-1646, Abraham Ravaud, « qui y print naissance » ; en 1700, la fondation d'une école ecclésiastique, due au zèle pieux de Louis Beaugrand ; en 1761, Bourdon de l'Oise (François-Louis), dont je dirai seulement cette phrase de l'auteur des *Hommes illustres du département de l'Oise* : « Bourdon de l'Oise fut un de ces révolutionnaires indécis qui, après avoir provoqué la France à la République, puis à la contre-révolution, périrent victimes des passions qu'ils avaient soulevées. »

43. A côté de Remy, sur ce plateau, c'est FRANCIÈRES. L'église a gardé quelques vitraux qui ne sont pas sans intérêt. L'un montre en bas la lutte de saint Michel avec le démon et au sommet la prédestination de la Vierge. L'Archange, couvert d'une cuirasse et d'une jupe rouge, soulevé par des ailes vertes et développant autour de ses

1. *Aff.* III, 1335 ; XIV, 262 ; XV, 685 ; XX, 428.



épaules les vastes plis d'une écharpe couleur feu, écrase Lucifer. Le diable de Francières, comme celui de La Ferté-Milon, qui rappelait, dit-on, Mazarin, est rouge ; il est armé d'une masse à pointes ; et, détail grotesque, qui semble inspiré de manuscrits plus anciens, il est agrémenté de gueules féroces aux genoux et même au bas du dos.

A l'étage supérieur de l'autre vitrail, les deux saints Jean, le précurseur et l'apôtre, forment contraste, l'un mal couvert de sa peau rude de chameau, l'autre drapé majestueusement dans les mouvements élégants d'une vaste robe. Le haut de la fenêtre expose dans une coloration riche, la scène de la Crucifixion que le xvi<sup>e</sup> siècle aimait à dresser au fond du sanctuaire, au-dessus de l'autel. Aux angles du tableau, le soleil et la lune sont personnifiés, à la façon antique, par de petites figurines, l'une rayonnante, l'autre coiffée d'un croissant. Les amortissements sont remplis de figures charmantes : le Père éternel en Souverain-Pontife, avec chape, tiare, boule du monde, bénissant ; des anges portant à travers les airs bleus les instruments de la passion.

Qui a commandé ? qui a dessiné et exécuté ces ouvrages ?

Les historiens locaux et les généalogistes trouveront bénéfice à glaner ici, dans les vingt-cinq volumes d'Afforty<sup>1</sup>, ces quelques noms de Francières : 1201, Rogue de Francières, fils de Jean de Montmartin et Mabile, sa femme. Voir son sceau dans l'*Histoire d'Ourscamp*. Louis de Blois fut le pleige de ce Rogue. — 1228, Jean, chevalier. — 1307, Witasse, fils de Rogue. Son écu est chargé d'une bande. — 1380, Jean, seigneur de Froières et d'Elincourt, « Ysabiau de Cordonnay, sa fame ». — 1393, Simon, écuyer, a laissé veuve Jeanne de Roquemont. — 1420, Pierre, seigneur de Chevrières, d'après Carlier. — 1427, Dénombrement du fief de la Motte de Dan-court, auprès de Froyères, que Guérard de Duez, dit de Ville, chanoine de Noyon, tient de Jean de Francières. Le même Jean « a légué à l'église un breviaire qu'a maître Adam de

1. *Aff.* XIV, 258, 569 ; XV, 39, 46 ; XVII, 280, 286 ; XIX, 278 XX, 750, 774, 794 ; XXI, 368 ; XXIII, 135, 137, 143 ; XXV, 539.

Fransières, lequel était retenu par une chaîne dans la librairie avec les autres livres ». — Déclaration des terres sises à Blaincourt, faite à Marie, veuve de Jean de Francières, par Jeanne de Sens, veuve de Jean d'Ailly, conseiller du Roy. » — 1539, Jacques, écuyer, seigneur de Jaulx et de Fresnel. — 1587, Jeanne de Francières, veuve de Claude de Belloy, « escuyer, seigneur de Castillon. Fief de la tour de Villers, scis à Blaincourt, mouvant du seigneur de Francières ».

44. Voici, à dix minutes de la gare, ESTRÉES-SAINT-DENIS, ainsi appelé à cause de sa situation sur la grande route *strata*, *estrées* et du patron de l'endroit.

L'église, qui est le seul monument du pays, offre aux archéologues, qui sont dotés du flair du curieux, plusieurs objets d'étude importants.

C'est d'abord le clocher-porche. Eug. Woillez, qui l'a analysé avec son scrupule habituel, remarque que « le clocher-porche d'Estrées, le clocher-arcade de Rue-Saint-Pierre, ceux d'Auvillers et de Catenoy sont les seuls de style roman pur qui nous restent » dans l'ancien diocèse de Beauvais.

La façade de ce clocher-porche montre, entre deux contreforts aplatis, le portail et au-dessus deux baies. Analysons :

Le portail en plein-cintre repose ses claveaux minces sur un vigoureux tailloir biseauté dont la double plate-bande est ornée de traits et de trous triangulaires. Ce sont de ces éléments de décoration barbare que le XI<sup>e</sup> siècle et le XII<sup>e</sup> affectionnaient.

Le premier étage montre un percement de ce même style : un arc de décharge qu'un cordon de deux rangées de billettes sépare du nu de la muraille, enferme deux petites baies dont les cintres étroits reposent extérieurement sur un tailloir et au dedans sur une colonnette indépendante. Les tailloirs ont reçu les ornements géométriques et traditionnelles : dents de scie, chevrons sculptés ou seulement

gravés, avec perlettes, câbles aux torsions se contrariant. Pour la colonne, l'on analysera le tailloir à dents de scie, la corbeille où de grosses feuilles forment crossettes à l'abri de palmettes en spire, le bourrelet même qui a été comme dentelé, la base qui est composée de deux tores épais.

J'ai insisté sur des détails qui paraissent menus, parce qu'ils sont caractéristiques d'une époque et marqués d'un cachet d'individualisme vigoureux.

L'intérieur de l'édifice offre aussi à l'archéologue plus d'un sujet curieux d'étude.

La nef se termine par un avant-chœur qui semble appartenir au milieu du XII<sup>e</sup> siècle à en juger par la coupe des arcs, la sculpture des chapiteaux et les baies. Les arcs, en effet, ont gardé leur austérité de profil rectangulaire ; les chapiteaux, qui sont coiffés d'un tailloir très épais, plate-bande et quart de rond, couvrent leur corbeille qui est franchement accusée, de nénuphar, d'arum retroussé sous les angles du tailloir comme à la nef de Plailly, aux chapelles de Saint-Leu, aux tribunes de Senlis. La fenêtre qui éclaire cet endroit de l'église au midi est ainsi percée : une double baie en plein-cintre, au-dessus, une rose trilobée, ornée aux rencontres de ces lobes, de masques humains et cernée d'un cadre de petits ronds engagés, et enveloppant le tout, la saillie du mur ménagée en plein-cintre. L'on remarquera combien ce système est ornemental.

Le sanctuaire, qui affecte un plan pentagonal, est peut-être un peu moins ancien. L'arc doubleau terminal, en effet, présente la coupe accoutumée, une plate-bande entre deux tores, des arcs diagonaux, une double doucine qu'interrompt de chaque côté un étroit filet<sup>1</sup>. Les chapiteaux que protège un tailloir orné de demi-cercles, de têtes de clous, étalent sur leur corbeille une flore plus élégante et plus réelle de vignes sauvages et de raisins. Encore une coquetterie : les tores, avant d'atteindre par leurs retombées le tailloir, adop-

1. Pourquoi l'auteur de la *Géographie de l'Oise* a-t-il écrit : « le chœur est du gothique flamboyant fin du XV<sup>e</sup> siècle » ?

tent la forme rectiligne. En dehors, un modillon étrange, qui enferme trois faces humaines dans un ovale unique, est-il un symbole plus ou moins matériel et naïf de la Trinité ?

A voir dans l'église deux statues du xv<sup>e</sup> siècle, l'une d'un évêque bénissant, l'autre de saint Denis ; une pierre commémorative de . . . . ; une tapisserie très soignée représentant l'adoration des bergers.

Voici quelques éléments qui aideront à une généalogie de la famille et des seigneurs d'Estrées : Des chartes de 1160, à Henri, évêque de Beauvais, confirment la donation faite à Châalis par Pierre de Sorel, Symon de Francières et Thomas d'Estrées, chevalier, sa femme Alvidis et ses enfants, Ébroïn, Hildeburge et Roza approuvant. Il y est fait mention de Moÿse, prêtre d'Estrées, de Renaud et Symon, chevaliers, de Francières, frères de Symon, doyen de Pont. — Une charte citée *suprà* ramène Ébroïn. — Avant 1222, Philippe a des différends avec l'abbaye de Saint-Denis. — 1228, Raoul et Arnoul, prévôts royaux. — 1300, Ernoul, chevalier, lequel cite « Pierre li Keus, son chier aïeul », Agnès, mère d'Ernoul, étant fille de Pierre le Queux <sup>1</sup>.

La ligne d'Estrées à Montdidier laisse à gauche *Rouvillers*, dont Graves dit que « l'église est de la dernière époque de l'art gothique » et *Grandvillers-aux-Bois* ; puis, à droite, *Hémévillers*. Voici la station de *Moyenneville*, autrefois *Arnel*, que nous négligeons, et de *Wacquemoulin*.

45. WACQUEMOULIN, dont la voie ferrée va bientôt frôler les maisons, est campé sur le versant d'une vallée ombreuse qu'arrose la rivière d'Aronde.

L'église est de la fin du xii<sup>e</sup> siècle en partie. Il convient d'y noter une belle Vierge du xvi<sup>e</sup> siècle, vêtue roïdement d'une robe de jais blanc d'un dessin Louis XIII ; un saint Christophe, patron du village, et surtout des fonts des débuts

1. Aff. XIV, 258, 261, 464 ; XV, 45, 424 ; XVII, 54 ; XIX, 633.

du XIII<sup>e</sup> siècle. J'ai décrit ailleurs leur massif octogonal dont les pans sont encadrés chacun de colonnettes trapues, et couvertes de branches feuillagées, le tout surmonté d'une gorge piquée de fleurettes trilobées. Le triomphe de certains usages liturgiques a conseillé d'appliquer à ces fonts une petite piscine carrée.

46. J'ai déjà parlé aussi de MÈNÉVILLERS, dont la station est voisine. L'église appartient à ce type de petites églises rurales que le XII<sup>e</sup> siècle a laissé à Vandeuil, à Roy-Boissy, à Uny, etc. : Nef simple non voûtée, éclairée par de petites fenêtres en plein-cintre haut percées ; avant-chœur moins large, supportant le clocher, voûté d'arête ; sanctuaire semblablement carré. Le clocher est ouvert sur chaque face par quatre petites baies que géminent deux et deux des arcs brisés et soutiennent des chapiteaux « ornés d'animaux bizarres », dit Graves. « La corniche est formée », c'est le même Graves qui le note, « de petites arcatures géminées que soutiennent des modillons à billettes ».

Les fonts, en forme de baignoire, sont décorés ou munis sauvagement de deux cordelettes dont les torsions se contrarient. Quelle antiquité convient-il de leur accorder ?

Voir aussi un chef reliquaire de saint Léonard, le patron des prisonniers, et une statuette du même avec sa caractéristique : un malheureux enchaîné ; une poutre de gloire du XVI<sup>e</sup> siècle ; et sur la place voisine, un calvaire de style Henri II, dont le fût est chargé de sculptures représentant les instruments de la Passion.

47. La vaste silhouette grise de SAINT-MARTIN-AUX-BOIS <sup>1</sup> se dresse, comme une silencieuse apparition à l'extrémité de la plaine, Le chanoine Barraud, l'abbé Martinval, ont, depuis longtemps, avec Graves, décrit cette église, son architecture, ses stalles, etc., et la ferme qui l'avoisine.

1. L'on m'a fait remarquer avec raison que j'avais été trop aventureux pour interpréter l'inscription du calvaire que l'on rencontre à l'entrée du village, vers Maignelay. Il faut y lire : Jehan de Pas, prieur.

48. Mais voici Tricot. L'église est un édifice sans caractère architectural. A la chapelle de la Vierge, charmantes statuettes des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, entr'autres un saint Jean l'Évangéliste.

J'ai mentionné ailleurs la matrice du sceau de Gillette, dame de Tricot, † *Sigill : Egidie de Tricoc.*

La voie ferrée continue de traverser des cantons qui ne sont pas sans intérêt archéologique : Le *Ployron* où l'église garde une inscription du xv<sup>e</sup> siècle « gravée en creux sur des carreaux vernissés » ; le *Tronquoy, Domfront*, où un clocher du xii<sup>e</sup> siècle montre à ses étages austères des détails de cordons à billettes et de baies caractéristiques <sup>1</sup>.

MONTDIDIER, qui est la dernière station de cette course, est assez connu : Eglises du Saint-Sépulcre et de Saint-Pierre.

1. Voir *Promenade Arch.* XIV.

## CHAPITRE VIII

## DE COMPIÈGNE A CLERMONT

La ligne, en partant d'Estrées-Saint-Denis, au lieu de remonter vers Montdidier, gagne les *Sablons*, *Moyvillers*, le *Bois-de-Lihus*.

49. MOYVILLERS, jadis Moinvillers, Moyenvillers, est cité dès le VII<sup>e</sup> siècle,

Em. Woillez mentionne à l'église « une chapelle et des ornements du XI<sup>e</sup> siècle » ou plutôt de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, s'il s'agit des chapiteaux que j'ai retrouvés dans la sacristie actuelle avec leurs crochets ou paquets de folioles découpées.

A Moyvillers <sup>1</sup>, pèlerinage de sainte Geneviève pour obtenir de la pluie.

50. AVRIGNY rappelle un Aleaume d'Avrigny (1143) ; Sancio, dit Morel, prêtre ou curé, *presbiter de Avri-gniaco* (1165-1175) ; Raoul « d'Avrenei » (1201), dont l'écu, dit Peigné-Delacourt, portait, autour de neuf besans, cette légende : † *Sigillum Radulfi de Aurenei* ; plus tard, en 1352, Philippe de Bosquillon, capitaine malgré lui, des Jacques <sup>2</sup>.

CATENoy est visité volontiers par les archéologues. Un plateau, d'où l'on jouit d'un horizon étendu et qui a reçu je ne sais pourquoi le nom de camp romain, fournit encore des ustensiles et armes en silex des peuples primitifs.

1. Voir, sur Moyvillers, Louvet : *Histoire et Antiquités du Beauvaisis*, t. I, p. 479 et Aff. XVII, 227 et 498.

2. Aff. XIV. 534 ; XVIII, 619 : *Lettre de Rémission de 1358*.

L'église, du XI<sup>e</sup> siècle ou de la première moitié du XII<sup>e</sup> comme l'attestent les tailloirs formés d'une série de petits listels, ses ornements géométriques en zigzags, en demi-cercles ocellés, en câbles, montre un lanternon central d'un type unique dans nos pays.

« Dans l'intérieur se trouve le tombeau élevé à la mémoire de Jean de Chepoy, amiral de France, mort à Catenoy, lorsqu'il retournait dans ses terres, après être sorti du château de Creil où les ennemis l'avaient emprisonné ».

51. L'église de NOINTEL, il y a longtemps que j'ai pris cette note, est un édifice de plusieurs époques. Le portail que domine un antéfixe, et le clocher sont romans ; les nefs ont été refaites à la fin du XIII<sup>e</sup> ; le chœur accuse la fin du XIV<sup>e</sup> ; les fonts ne manquent pas d'une certaine élégance originale. Ils sont composés d'une cuve hexagonale avec piscine du même style, ornée en bas d'une plinthe, en haut d'une succession d'arcatures dont les courbes s'entrepénétrant viennent reposer deux par deux sur des petits pilastres taillés en pans ou tores adossés à la vasque, tandis que les vides sont meublés de statuette de sainte Marthe (?) avec sa tarasque, des saints apôtres.

Ces fonts appartiennent au XV<sup>e</sup> siècle.

Mes fiches, qui sont toujours à la disposition de mes amis, mentionnent : Cardinal Jean Cholet ou de Nointel. — 1477-1502, Charles, originaire d'Artois, seigneur de Contay et de Nointel, de Friancourt et de Marcourt-sur-Somme, bailli de Senlis et d'Amiens, « le plus habile conseiller du duc de Bourgogne », lequel portait : « fascé d'argent et de gueules de six pièces à la bordure d'azur ». — 1493, Michel Le Caron, natif de Nointel, chanoine d'Auxerre, médecin de Charles VIII, lequel avait pour devise : « Largesse et Vertu ». — 1670, le conseiller Olier, marquis de Nointel, ambassadeur à Constantinople. — Louis de Bechaneel, marquis de Nointel, « d'azur au chevron d'or, accompagné de trois palmes de même ». — 1787, Thomas Ribault, lequel vendit son marquisat au prince de Condé<sup>1</sup>.

1. Afforty. IX, 4760, 4765 ; XII, *vininci finem* ; XXIII, 174



Comme ceux de nos chers collègues qui ont bien voulu nous accompagner dans ces courses de clochers, ont pu aisément le constater, il est peu de haltes qui n'aient conservé quelque détail ou objet archéologique digne d'attention et ne fournissent encore à un esprit curieux quelque sujet d'étude. Quel charme secret on éprouve, surtout dans l'atmosphère sacrée des églises, à planer, par la poursuite des joies pures de la science, au-dessus des querelles et des ambitions viles dans lesquelles se consomment tant d'existences, et à élever de plus en plus, au contact du beau, l'idéal de son intelligence et de son activité morale.

EUG. MÜLLER



## ERRATA

---

Page 81, ligne 7,	<i>au lieu de</i>	racontaient,	<i>lire</i>	racontait
Page 86, ligne 24,	—	sar	—	sur
Page 94, ligne 28,	—	comparés	—	comparées
Page 97, ligne 7,	—	des	—	de
Page 104, ligne 8,	—	bourgs	—	bourgeois
Page 123, ligne 10,	—	mytique	—	mythique
Page 146, ligne 20,	—	ses	—	ces
Page 176, ligne 33,	—	d'Auxerre, d'Angleterre, de Saintonge,	<i>lire</i>	d'Alsace, d'Angleterre, de Saxe.
Page 244, ligne 37,	<i>au lieu de</i>	ta	<i>lire</i>	la
Page 249, ligne 19,	—	psycostasie	—	psychostasie
Page 262, ligne 28,	—	saxons	—	saxonnes
Page 275, ligne 12,	—	eptagonal	—	heptagonal
Page 278, ligne 14,	—	on	—	vous
Page 281, ligne 28,	—	orte	—	orle
Page 284, ligne 23,	—	surmontent	—	surmonte

---